



Vue aérienne de la carrière Saint-Remy

L'EXTRACTION, LE DÉBITAGE ET LE FAÇONNAGE DU MARBRE DANS LA RÉGION DE ROCHEFORT

UNE HISTOIRE DE PIERRES, DE MOINES ET
DE CURÉS, DE CARRIERS ET DE MARBRIERS

Frans DOPERÉ

INTRODUCTION

Cette contribution est la troisième dans une série qui a commencé en 2012¹. Lors de la préparation du volume accompagnant l'exposition *Marbres jaspés de Saint-Remy et de la région de Rochefort* à l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy de Rochefort du 1^{er} septembre au 9 décembre 2012, nous avons accepté le défi d'essayer de proposer une première chronologie relative et même partiellement absolue des extractions successives dans la carrière Saint-Remy à Rochefort². Ce défi réussit, non seulement par l'examen détaillé des traces d'extraction dans la carrière (la partie la plus facile du travail), mais surtout par l'existence d'une documentation historique et photographique rassemblée par le Père Albert van Iterson et toujours bien conservée et gracieusement mise à notre disposition par l'abbaye³. Cette documentation nous a permis de coller des dates sur la chronologie relative établie sur base des traces d'extraction dans la carrière. Pendant le colloque *Autour des Marbres jaspés* du 4 et 5 septembre 2012, nous avons pu présenter l'étude de l'ancienne carrière Saint-Hubert dans la colline du Cocrai à Humain. Fraîchement redécouverte, elle conserve, comme la carrière Saint-Re-

1. Nous remercions vivement Jean Germain qui a accepté de relire notre manuscrit et d'éliminer les erreurs linguistiques.

2. F. DOPERÉ, *Les techniques d'extraction dans la carrière de Saint-Remy à Rochefort : comment faisaient-ils ?*, dans J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Marbres jaspés de Saint-Remy et de la région de Rochefort*, coll. *Monographies du TreM.a*, 56, Namur, 2012, pp. 99-141.

3. Nous remercions vivement le frère Jean-Paul Wilkin de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy de Rochefort qui, depuis 2012, nous accueille toujours avec la même gentillesse et qui n'hésite jamais à nous communiquer des documents des archives de l'abbaye en relation avec les carrières de Rochefort et d'Humain.

my, des traces d'extraction du XVIII^e siècle. Nos conclusions, confirmées par des sources d'archives, ont été publiées dans les *Actes* de ce colloque⁴. Vu l'aspect pionnier de cette étude des carrières de marbres jaspés, chaque étape de ces recherches génère de nouvelles données, de nouvelles idées qui permettent d'affiner les chronologies proposées et de mieux comprendre le travail des hommes dans ces carrières. Ce troisième article apporte de nouvelles données archéologiques qui permettent de confirmer définitivement la datation au XVIII^e siècle des grandes parois aux perforations verticales de la carrière Saint-Remy et de l'ancienne carrière Saint-Hubert. Les chronologies relatives et absolues des carrières de marbre jaspé de la région de Rochefort et leur confrontation avec les sources d'archives et photographies anciennes sont étendues à la nouvelle carrière Saint-Hubert et à la carrière Oscar Daffe dans la colline du Cocrai à Humain, à la carrière Saint-Martin entre Humain et Aye et à la carrière de Jamodenne à Aye. Un volet particulier est dédié aux hommes qui travaillaient dans ces carrières. Ce nouveau volet est basé sur des documents, sur des photographies anciennes et sur des interviews avec des anciens carriers⁵. Il est donc clair que les trois volumes sur le marbre jaspé de la région de Rochefort et les trois articles sur les carrières en particulier ont été conçus et écrits pour former une unité évolutive. À part les nouvelles données présentées, ce troisième article contient également des données déjà argumentées en long et en large dans les deux précédents, mais plus dans leur entièreté. Les faits acquis précédemment ne sont plus développés ici car ces arguments peuvent se trouver facilement dans les articles précédents. Le lecteur est donc prié de consulter l'ensemble de ces documents, soit pour consulter nos précédentes conclusions, soit pour découvrir la progression de nos connaissances sur les carrières de Rochefort. Il n'y aura donc plus de références vers les deux premiers articles déjà cités en bas de cette introduction.

LE XVIII^E SIÈCLE

LA CARRIÈRE SAINT-REMY À ROCHEFORT AU XVIII^E SIÈCLE : DES MOINES, DES CARRIERS ET DES MARBRIERS

La mention la plus ancienne, connue à ce jour, de la mise en œuvre du marbre de Rochefort se trouve dans un contrat, daté du 7 mars 1602, entre les échevins de la ville d'Ath et Sébastien Gaudré, Herman Jernault (sans doute Yernault) et Jean Hanon, maîtres-tailleurs de pierres à Feluy, concernant la livraison de balustres en pierre de Rochefort pour le jubé de l'église Saint-Julien dans cette même ville : *douze balustres doivent estres de pière de Rauchefort, bien faictes, à l'advenant de*

4. F. DOPÉ, *Les techniques d'extraction dans les anciennes carrières de marbre jaspé Saint-Remy à Rochefort et Saint-Hubert à Humain comme références chronologiques documentées*, dans J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Actes du colloque Autour des Marbres jaspés*, coll. *Monographies du TreM.a*, 59, Namur, 2012, pp. 185-213.

5. René Genette de Rochefort a bien voulu se charger de poser nos multiples questions à son ami Joseph Jaumotte, ancien carrier de la carrière Saint-Remy à Rochefort. Les renseignements recueillis nous ont permis de laisser aussi amplement la parole aux *hommes du marbre* et pas seulement aux *carrières de marbre*. Qu'ils trouvent ici le témoignage de notre profonde gratitude.

*celles de deavant*⁶. Le fait qu'en 1602 on exige du marbre de Rochefort implique que nous pouvons au moins remonter au XVI^e siècle pour les premières exploitations de marbre jaspé sur l'entité. Le document ne dit pas explicitement qu'il s'agit de la carrière Saint-Remy, mais la surface réduite des gisements de marbre rouge sur la commune ne permet pas de trop s'écarter de l'emplacement actuel de la carrière. Ce jubé d'Ath n'existe plus.

En 1733-1735, le maître marbrier Hubert-Joseph Boreux 1 (ca. 1683-1751) exécuta le maître-autel de *marbre blanc et marbre de Saint-Remy* pour l'église Notre-Dame à Courtrai⁷. En 1739, un marchand de Namur, Pinpurniaux, exploitait la carrière Saint-Remy⁸. Neuf ans plus tard, le 24 septembre 1748, le cellerier de l'abbaye Saint-Remy, Dom Remacle Grofey, au nom de son Abbé, *a mit à hausse public au plus offrant et dernier enchérisseur à la baguette, leur carrière de jaspe*, pour une période de neuf ans à partir d'avril 1749 jusqu'en avril 1758. Cette surenchère fut organisée dans la carrière même après lecture de tous les règlements à respecter pendant la durée du bail. Ce texte fut publié in extenso par le Père Albert van Itersen⁹. La sélection des règles présentées ci-après et regroupées dans des paragraphes reflète différents aspects du travail dans la carrière, ainsi que les contraintes imposées par la réglementation imposée par l'abbaye.

L'aspect de la carrière en 1748

Pour l'aspect général de la carrière et du couloir d'entrée latéral en particulier, qui existe toujours, bien que modifié, le passage suivant est très important : *Il luy serat libre de faire travailler de deseur de la carrière ou de faire une nouvelle ouverture à ses frais où il trouvera convenir, voir qu'il entretiendrat le chemin fait par les reprenneurs précédants tousjours iusques au niveau de la masse le quel serat approfondi à proportion qu'on descenderat dans la masse*. Ce texte confirme qu'à cette époque, on pouvait encore travailler cette carrière par le dessus, c.-à-d. entamer les parties supérieures du bioherme, et que la carrière dont on parle dans le présent contrat était encore relativement petite. Il y avait un baraquement dans la carrière dans laquelle on rangeait les outils.

Un rendement élevé obligatoire

Le maître de carrière devait travailler tout le marbre jaspé qui n'était pas défectueux et devait en faire des blocs de dimensions différentes *au plus grand profit du monastère, même iusqu'à un pied cube mesure de Liège*. L'abbaye exigeait donc le plus haut rendement de l'exploitation de sa carrière, à son

6. A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre Saint-Remy à Rochefort*, dans *Parcs Nationaux*, XVIII, 3, 1963, Cercle culturel et historique de Rochefort, Monographie, 4, p. 7.

7. A. VAN ITERSON, *Op. cit.*, p. 9 ; J.-L. JAVAUX, *Les Boreux marbriers dinantais*, dans J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Boiseries et marbres sculptés en namurois*, coll. *Monographies du TreM.a*, 13, Namur, 1997, pp. 41-43 et 56 ; J.-L. VAN BELLE, *Le projet de factum de Jacques-Joseph Boreux (1755-1846), Maître marbrier dinantais, écrivain, inventeur*, Braine-le-Château, 2011, pp. 59 et 63.

8. A. VAN ITERSON, *Op. cit.*, p. 14.

9. A. VAN ITERSON, *L'exploitation de la carrière de marbre Saint-Remy au XVIII^e siècle*, dans *Namurcum*, 36.2, 1964, pp. 25-30 : *Hausse et Bail de la carrière de jaspe appartenante à Messieurs du Monastère de Saint-Remy*, 24 septembre 1748.

profit évidemment. Même les blocs défectueux n'étaient pas déclassés définitivement. Le maître de carrière devait les entreposer à l'extérieur de la carrière où l'abbaye pouvait les prendre si nécessaire : *Quant au jaspé fautif ou défectueux, s'il ne luy convient pas, il restera au profit du monastère et sera mis aux frais de l'obtenteur éloigné de la carrière et le monastère pourra s'en servir lorsqu'il le jugera à propos.*

Le paiement du marbre et le transport des blocs

L'obtenteur, maître de carrière, devait payer à l'abbaye le montant atteint à l'enchère pour tous les blocs extraits, mais seulement la moitié pour le même volume de marbre s'il était converti en pavés. Le maître de carrière ne pouvait faire transporter des blocs extraits qu'après avoir mesuré et payé les blocs et obtenu l'accord du député de l'abbé. En plus, un registre était tenu dans lequel la quantité et les dimensions des blocs transportés étaient notées.

Du marbre à livrer gratuitement ou au prix coûtant à l'abbaye

Lemesme obtenteur, maître de carrière, était obligé par ce contrat de livrer gratuitement à l'abbaye des pavements dans un beau marbre jaspé à choisir par l'abbé : *sera obligé de donner au monastère de St-Remy pour leur esglise quatre cent pavements ébauchés de quatorze pouce carré de l'épaisseur d'un pouce et demy chaque, d'un beau jaspé au choix de Monsieur le Très Révérend Abbé, le tout au frais de l'obtenteur.* Et si pendant les neuf ans du contrat l'abbaye avait encore besoin de plus de marbre jaspé, le maître de carrière devait le livrer au prix que cela lui coûtait pour l'extraire : *Si pendant le terme et suite desdits neuf ans on a besoin de jaspé pour usage du monastère, ledit obtenteur laissera suivre le jaspé dont on aura besoin au même prix qu'il luy coupera pour le tirer.* Notons qu'une clause similaire fut incorporée dans le contrat d'exploitation de la carrière Saint-Martin en 1730, bien que, cette fois-ci, au profit du curé d'Humain.

La conduite des ouvriers et la présence en permanence de trois tailleurs de pierre

Il sera libre à l'obtenteur de prendre tels ouvriers qu'il jugera à propos pourvu qu'ils soient de bonne vie et qu'ils ne chassent ny pêchent, et ne prennent aucun arbre, et qu'ils n'entrent dans le monastère que pour le service divin, après lequel ils devront sortir dudit monastère par le chemin le plus court sans si arrêter sous quelques prétexte que ce soit, de quoy ledit obtenteur devra advertir lesdits ouvriers aussi bien que de toutes autres choses qui les regardent. Le maître de carrière avait l'obligation d'entretenir en continu au moins trois tailleurs de pierre et si un ou plusieurs de ces tailleurs de pierre étaient absents, il devait dédommager l'abbaye comme si ces tailleurs de pierre avaient réellement produit des blocs de marbre. La présence d'un maître de carrière et de ses tailleurs de pierre représentait donc une source de revenus assurée pour l'abbaye pendant neuf ans. L'abbaye pouvait également détacher dans la carrière un ouvrier, payé par l'obtenteur, mais qui devait surveiller les intérêts de l'abbaye et

entre autres signaler l'absence éventuelle de tailleurs de pierre. Il était interdit d'utiliser un religieux pour tout ce qui concernait la carrière. Le travail d'extraction dans la carrière commençait le premier avril et se terminait le premier novembre, mais au moins un tailleur de pierre (ou plusieurs si nécessaire) devait continuer à y travailler pendant les mois d'hiver. Dans la carrière Saint-Martin à Humain, deux tailleurs de pierre devaient travailler du premier avril jusqu'au premier octobre. La ressemblance entre les deux contrats pour certaines exigences reste frappante.

La fin du bail et la récupération des derniers blocs

Le présent stuite finissant au premier d'avril 1758, tous les jaspes non fabricqués entièrement et qui ne seront pas tirés iusques au palais hors de la carrière resterat au profit du monastère, conditionné aussy que tous les jaspes qui se tirerat serat au plustôt réduit en blocs et que s'il arrivait qu'il auroit du jaspe sur le palais qui n'auroit pu estre réduit en blocs avant la fin du présent stuite, on accorde audit obtenteur un mois de terme pour les faire fabricquer et deux autres mois pour charier tout ce qui serat fabriqué sans cependant embarasser ny empescher le nouveau obtenteur ou reprenneur dans son ouvrage. Ce paragraphe est surtout intéressant par les deux mentions d'un *palais*, qui se trouvait en dehors de la carrière et *sur* lequel les blocs de marbre extraits étaient stockés et réduits. Il s'agit donc sans doute d'un endroit de stockage couvert ou à ciel ouvert avec un atelier pour réduire les blocs. Il se trouvait peut-être à l'endroit du grand chantier à gauche du chemin conduisant à la carrière.

Après la lecture de ces règles, l'exploitation de la carrière fut adjugée à Jean-Philippe Pirsoul, marchand à Namur, tandis que Hubert-Joseph Boreux II, marchand de marbre de Dinant, se porta garantie, *caution*, pour Jean-Philippe Pirsoul¹⁰. Le bail suivant de six ans fut accordé en 1757 à Boucneau, un important marchand marbrier de Rance¹¹. Cela montre qu'à cette époque le monde du marbre n'était pas aussi sectaire que nous l'aurions supposé.

D'après un recensement du Duché de Luxembourg de 1764 on extrayait chaque année trois mille pieds cube de marbre. Douze ouvriers y travaillaient pendant la bonne saison. Le même document signale aussi qu'à cette époque les carrières voisines Saint-Hubert et Saint-Martin n'étaient plus du tout en activité : *La raison en est que les marbres des susdittes deux carrières ne sont point du tout à comparoître pour la beauté à ceux de cette première* [la carrière Saint-Remy]. Par contre, une déclaration des *Tablelles Cadastrales* de 1766 affirme que même la carrière Saint-Remy n'était pas très florissante et que les moines la dirigeaient eux-mêmes : *une carrière de marbre que le monastère fait exploiter par lui-même, et dont les fraix excèdent le rapport présentement, entendu le peu de débit*. En effet, des demandes de prix, des commandes, et des paiements étaient adressés directement à Dom Louis Galland, père cellérier de l'abbaye entre 1767 et 1783¹². En général la carrière produisait des blocs de marbre livrés aux marbriers, mais aussi des produits entièrement finis comme des appuis de fenêtre et des cheminées¹³.

10. Il s'agit de Hubert-Joseph Boreux II (ca. 1717-1790) puisque son père Hubert-Joseph Boreux I (ca. 1683-1751) avait abandonné son commerce à son fils le 17 juin 1744 (J.-L. JAVAUX, *Op. cit.*, pp. 43-52; J.-L. VAN BELLE, *Op. cit.*, p. 59).

11. A. VAN ITERSOU, *L'exploitation de la carrière de marbre... op. cit.*, p. 22.

12. A. VAN ITERSOU, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, pp. 12-14 ; A. VAN ITERSOU, *L'exploitation de la carrière de marbre... op. cit.*, p. 23.

13. F. TOURNEUR, *Notules marbrières*, dans J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Actes du colloque... op. cit.*, pp. 83-117.



Couloir d'entrée de la carrière Saint-Remy avec, à droite, la paroi sciée au câble hélicoïdal

En 1770, le même Hubert-Joseph Boreux II, marchand de marbre de Dinant, s'engagea à livrer les six colonnes en marbre Saint-Remy pour le chœur de l'abbatiale de Bonne-Espérance. Elles furent placées en 1775. En 1771 il fut chargé de revêtir l'intérieur de l'église Notre-Dame à Courtrai, murs colonnes et arcades *jusques à la naissance des voûtes, du plus beau marbre de Saint-Remi et de Gênes*¹⁴.

Une description de la carrière Saint-Remy dans le journal de l'abbé de Feller en juillet 1771 indique que : [je] *vais voir les carrières de marbre : on fait jouer une mine en ma présence. Les carrières sont ouvertes par en haut, mais on y entre de plein pied par un chemin dans le roc. On est d'abord étonné qu'on ait tiré une si prodigieuse quantité de marbre, sans laisser un plus grand vide [...]*¹⁵. Cette description correspond encore complètement à la situation de la carrière comme décrite dans le contrat du bail de 1748. Le chemin d'entrée était plus étroit au XVIII^e siècle à en juger des traces du câble hélicoïdal aujourd'hui à droite en entrant. La description de l'Abbé de Feller donne l'impression qu'en 1771 il s'agissait toujours d'une petite carrière. Cela se confirme encore quarante ans plus tard par un document du Département de Sambre-et-Meuse de 1810 : *La carrière d'où l'on le [marbre de Saint-Remy] tire appartenait au chapitre de ce nom et n'a jamais été exploitée que par petites parties, de manière à éviter les frais auxquels les propriétaires n'osaient s'exposer*¹⁶.

Sur base de l'ensemble de ces données, nous admettons que cette première petite carrière était longée au nord-ouest par la partie supérieure de la paroi à perforations verticales encore existante. Comme l'exploitation débutait par les bancs supérieurs, il nous semble probable qu'au début de l'activité, l'entrée se faisait par le haut et que l'entrée actuelle n'était taillée qu'à fur et à mesure de la descente du niveau de l'extraction.

Les activités de la carrière furent arrêtées à la Révolution française comme rapporté dans un *État des Biens et Revenus dépendant du Chapitre de Saint-Remi*, rédigé en 1798 : *une Carrière de Marbre, dont on a dû suspendre l'exploitation par défaut de l'activer depuis 1794*¹⁷. L'extrait suivant confirme toujours l'état d'abandon de la carrière presque trente ans plus tard. Il sort de la *Relation d'un voyage fait à la grotte de Han au mois d'août 1822* par Kickx et Quetelet et citée par le père Albert van Itersson¹⁸ : *Malheureusement, les moyens de transport sont trop difficiles et la carrière paraît être entièrement abandonnée. Nous eûmes la curiosité de la voir : il fallut monter pendant longtemps et nous parvînmes enfin à un chemin couvert de ronces que nous jugeâmes être la principale entrée. Nous eûmes beaucoup de peine à avancer et bientôt l'eau nous empêcha de pénétrer plus avant : l'exploitation avait eu lieu en plein air, les murs d'une hauteur considérable descendent perpendiculairement dans les eaux qui croupissent à leur pied. Pour faciliter l'écoulement de ces eaux, on a pratiqué plusieurs rigoles dans les flancs de la montagne, mais à ce qu'il paraît, sans aucun succès : il fallut donc pour voir la carrière, gravir péniblement une partie de la roche et se glisser au milieu des arbustes et des ronces qui la couvrent ; bientôt notre œil put plonger sans obstacle dans l'intérieur de cet abîme, dont l'aspect est vraiment effrayant.* Ce récit de visite montre que les travaux d'extraction dans la carrière avaient néanmoins déjà tellement avancé en profondeur pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle que celle-ci pouvait s'inonder et apparemment, pas très loin de l'entrée.

14. A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, pp. 8-9 ; J.-L. JAVAUX, *Op. cit.*, pp. 43-52 et 56 ; J.-L. VAN BELLE, *Op. cit.*, p. 63.

15. A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, p. 12.

16. *Id.*, p. 15.

17. *Ibidem.*

18. *Id.*, pp. 15-16.

Le plan qui figure sur la *Carte de Cabinet des Pays-Bas autrichiens et de la Principauté de Liège* par le comte Joseph-Jean de Ferraris (1771-1778), où elle est mentionnée comme *Carrière de Marbre*, semble néanmoins montrer des contours qui ressemblent plus ou moins aux contours de la carrière actuelle, ce qui indique que les travaux d'extraction dans les différents petits massifs émergents s'étendaient sur une surface bien plus grande que celle de l'extraction en profondeur.



JOSEPH-JOHN-FRANZ, COMTE DE FERRARIS,
Carte de cabinet des Pays-Bas autrichiens,
 feuillet 157 : Marche-en-Famenne (détail)
 1771-1778.
 Bruxelles, KBR - Cartes et plans, ms. IV 5.567.



Vue aérienne de la carrière Saint-Remy en 2013

L'ANCIENNE CARRIÈRE SAINT-HUBERT À HUMAIN AU XVIII^E SIÈCLE : DES MOINES ET DES CARRIERS

L'histoire écrite de cette carrière commença par un échange de terrain entre l'abbé de Saint-Hubert et le seigneur d'Havrenne en 1707. La carrière était réellement en activité en 1731, mais nous ignorons depuis quand exactement. On parlait en ce moment d'une *carière de jaspe appartenant audit seigneur et sondit monastère* [= Saint-Hubert]. Un autre document de 1740 mentionne la *carrière de Messieurs de St-Hubert sur le Tier dit Coquerai*. Un contrat de 1756 est très important pour la datation du couloir latéral de la carrière. L'abbaye de Saint-Hubert obtint l'autorisation du seigneur André-François Dochain de Jemeppe de Havrenne pour pouvoir déposer les déchets de carrière sur son terrain. Le texte parle pour lui-même : [...] *lequel seigneur premier comparant possédant un très mauvais et inculte terrain dessoub la carrière desdits Seigneurs de Saint-Hubert, et ce terrain ne pouvant luy estre util ni pour sartager ni pour labeur, entendu sa stérilité, et Messieurs de Saint-Hubert se trouvant obligés de faire une ouverture du chemin de leur carrière au-dessus du terrain susdit, il leur serait avantageux pour mettre leur débris sur le terrain susdit [...]*¹⁹. Des observations sur

19. A. VAN ITERSOM, *Au pays de Rochefort, Une carrière de marbre de l'abbaye de Saint-Hubert*, dans *Ardenne et Famenne*, 4, 1963, pp. 175-178.

LE TOPONYME COCRAI

Jean GERMAIN

Quand on s'intéresse aux carrières de Rochefort, le toponyme *Cocrai* à Humain s'invite naturellement dans le débat, s'agissant surtout de l'ancienne carrière dite Saint-Hubert. Une des premières mentions connues par nous date de 1740 lorsqu'il est question précisément de la *carrière de Messieurs de St-Hubert sur le Tier dit Coquerai*. Le toponyme est bien sûr plus ancien.

Ce *Cocrai*, parfois écrit *Cocray*, mérite assurément une petite notice. Première observation : il s'agit toujours de la colline ou du *tiêr* (on évitera les graphies maladroites *Tiers*) du Cocrai. Cette précision n'est pas inutile ; il s'agit bien d'un mont.

Comme très souvent, lorsque l'on étudie un toponyme, il est indispensable de le replacer dans le contexte de sa famille lexicale et de considérer l'ensemble des attestations connues du toponyme, que ce soit en Wallonie ou même en France. En un mot, il faut trouver une étymologie qui convienne à la majorité des toponymes semblables.

Ces toponymes sont nombreux en Wallonie, surtout avec le déterminé *-mont*, comme le signale Jules Herbillon dans l'étude qu'il a consacrée à l'un d'eux situé en Hesbaye liégeoise, *Cocraimont* à Verlaine (au nord de Huy)¹. Il a relevé en effet pas moins de 25 *cokrêmont* (*cokria-*) et 15 *cokêmont* (*cokia-*) ; parmi les plus anciennes mentions, 1272 : *super molendinum de Cokerealmont* à Sart-Dame-Avelines (Villers-la-Ville) et 1344 : *le moityé del piche de terre quon dist en cokeriamon* à Gemenne, hameau de Natoye (Hamois)² ; pour la France : ± 1040 : *in monte qui dicitur Cocerel* > *Coquereaumont* (ancien lieu-dit de Rouen). Parmi les toponymes simples, sans adjonction de *-mont*, on citera notamment, pour la Wallonie, *Cocqueray* à Serinchamps (Ciney) et *Cocqueriaux* à Maubray (Antoing), qui correspondent parfaitement, du point de vue dialectal, au *Cocrai* de Humain qui présente la variante liégeoise et ardennaise du suffixe (par rapport au *-ia* du namurois)³. Plus fréquents sont les toponymes avec adjonction de *-mont*, ainsi *Cocquiamont* à Thorembais-les-Béguines (Perwez), *Coquiamont* à Merdorp (Hannut), *Coquaimont* à Tavier (Anthisnes), Tohogne (Durbuy), Wanne (Trois-Ponts) et Somme-Leuze, *cokêmont* à La Gleize (Stoumont), Francorchamps (Stavelot) et Lierneux⁴, mais aussi, avec intercalation d'un *-er-*, *Cocriamont* à Blandain (Tournai), Le Roux (Fosses-la-Ville) et Mettet, ainsi que *Coquereaumont* à Moustier (Frasnes-lez-Anvaing).

Plusieurs explications ont été données à cette famille de toponymes⁵. Nous ne retiendrons que les plus récentes et les plus vraisemblables. Comme le rappelle J. Herbillon, il ne paraît pas douteux que le déterminant est bien le wallon liégeois *cokerê*, *cok'rê* (littéralement « petit coq ») 'coq (de clocher)', wallon namurois *cokeria*, *cocria*, forme francisée « coquereau », et le dérivé simple *cokê* 'coche', w. nam. *cokia*. Reste à déterminer le lien logique entre *coq* et *mont*, la fréquence du composé toponymique posant problème. Et J. Herbillon de proposer, après d'autres, que *coq* s'est rencontré avec un terme signifiant 'hauteur' ; dans ce cas, la source probable serait le terme préceltique **kukka* 'sommet', bien représenté dans les dialectes et dans la toponymie des montagnes (l'oronymie), dont le second élément du célèbre *Montcuq*⁶. Toutefois, pour L. Remacle, la contamination supposée paraît sujette à caution quand on voit que *cokê* entre en composition avec d'autres mots que *mont*, notamment avec *fosse* (*cokêfosse*, à Alleur ; *coquia fosse* à Hanzinelle) ou avec *ru* 'ruisseau' (*cokêru*, à Jalhay), etc., d'autant plus que *cokêmont* a des correspondants germaniques comme « hanenberg » (J. Lindemans suggérerait pour hanenveld une interprétation 'bovenste stuk'). Il est donc possible que la fréquence de *cok(er) ê/cokia* comme déterminant toponymique soit en rapport avec une croyance populaire ou bien avec une application particulière impossible à préciser.

Le mystère reste entier, même si le Cocrai de Humain fait bien référence à une colline, à un *tiêr* typique de la région de Calesienne, donc peut-être à l'étymon préceltique rhabillé sous une forme wallonne.

1. J. HERBILLON, *Toponymes hesbignons*, BTB 32, 1958, pp. 109-110.

2. J. GERMAIN, *Toponymie de Natoye*, BTB 69, 1997, p. 293.

3. Signalons encore les formes correspondantes en France, *Cocherel* (Eure-et-Loir, Seine-et-Marne) et *Coquerel* (Somme, Pas-de-Calais, Manche).

4. D'après les glossaires toponymiques de L. REMACLE, avec mentions anciennes : *cokêmont* à La Gleize, 1394 « en kokeal-mont », 1429 « kokeimont », 1593 « az heritaiges de cocqueamont » ; *so cokêmont*, à Francorchamps, 1429 « Koke(i)mont, 1649 « en cocquaimont », etc. ; *so cokêmont*, à Lierneux, 1343 « Kokialmont », 1365 « Cokeamont », etc. Moins certain est le toponyme de Thimister : 1546 « cockeau fontaine », issu peut-être d'un sobriquet.

5. Rappelées essentiellement par J. HERBILLON, *Op. cit.*, et par L. REMACLE, *Toponymie de La Gleize*, Liège, 1992, pp. 35-37. On a évoqué notamment des noms de moulins situés sur des buttes ou dont le bruit ressemble à celui du coq.

6. Cf. aussi sans doute, *St-Georges-de-Montcuq* (dépt Manche), 1332 « Mons Galli ».





Paroi dite des moines de l'ancienne carrière Saint-Hubert

le terrain autour de l'ancienne carrière permettent de conclure qu'il n'y a qu'un seul terrain *dessous la carrière*, c.-à-d. le terrain longeant le chemin de Rochefort vers Humain et ce terrain se trouve effectivement en contrebas de la carrière. En plus le couloir latéral de la carrière ou l'*ouverture du chemin de leur carrière au-dessus du terrain susdit* donne effectivement sur ce même terrain et la pente sous cette entrée est en effet constituée de débris de carrière. Ce couloir latéral de la carrière date donc de 1756. La moitié supérieure de la grande paroi de cette carrière correspond donc à la carrière d'avant 1756, les bancs en-dessous étant exploités entre 1756 et 1764 au plus tard, date à laquelle la carrière n'était plus en activité²⁰. En 1757, un accord fut établi pour le nettoyage des chemins et du fond de la carrière de tous les débris qui s'y trouvaient. Le sol de la carrière devait être nettoyé à tel point qu'on pouvait de nouveau *y battre mine*²¹ : *Ils devront débloier et netoier tous les débris dans le fond de la carrière aussi long et large qu'elle s'étend et comme elle a été cy devant pratiquée jusqu'au vif roche en tel état que les ouvriers soient en état d'y battre mine [...]*. Ce travail dut être terminé le 1^{er} juin 1758²². Le travail dans cette carrière fut arrêté sous l'abbatiat de Dom Nicolas Spirlet (1764-1794) et un recensement du Duché de Luxembourg de 1764 dit que *la carrière de Thise n'est plus du tout en activité* parce que *ce marbre ne peut concurrencer celui de St-Remy*²³.



Couloir latéral de l'ancienne carrière Saint-Hubert

20. A. VAN ITERSOM, *Au pays de Rochefort... op. cit.*, p. 179.

21. *Id.*, p. 178.

22. *Ibidem.*

23. *Id.*, p. 179.

LA CARRIÈRE SAINT-MARTIN À HUMAIN AU XVIII^E SIÈCLE : UN CURÉ ET DES CARRIERS

Le début de l'exploitation en 1730

L'exploitation de la carrière Saint-Martin débuta à l'emplacement d'une ancienne église dédiée à Saint-Martin. Cette église disparut probablement déjà au xvii^e siècle, puisqu'une nouvelle fut construite en 1664 déjà à l'emplacement de l'actuelle église d'Humain²⁴.

L'exploitation proprement dite de la carrière Saint-Martin commença en 1730. En cette année Gilles Heren, curé de Humain, et Gérard Heren, mambour de l'église, louaient pour une période de neuf ans à Jean Jacquet, marchand à Namur, *une quarier propre à tirer des pierres de jaspe scitué à la montagne Saint-Martin*²⁵. L'exploitant devait *faire à ses frais la découverte de la carrière*. Cela implique qu'il devait enlever la terre, le schiste et le calcaire altéré qui recouvraient le marbre exploitable. Cela prouve donc qu'il était le tout premier à exploiter cette nouvelle carrière. Cela aurait donc été une carrière bien datée pour l'étude des traces d'extraction mais malheureusement plus aucune trace datant de ce début de l'exploitation n'a survécu sur les parois. Le curé mettait à la disposition de l'exploitant un terrain pour les déchets et pour entreposer les blocs et l'exploitant avait l'autorisation de *construire une cabane ou maisonnette pour son utilité pendant le temps de son bail*. Ni l'exploitant, ni le curé ne pouvaient commencer une autre carrière dans les environs immédiats pendant la durée du contrat.

Une particularité pour la situation de cette carrière est que l'exploitant devait *faire construire un pont vicinal et convenable propre à passer un chariot pour la commodité du public*. L'emplacement de la vieille église et la proximité, encore aujourd'hui, du chemin entre Humain et Aye, expliquent probablement pourquoi la construction d'un pont était nécessaire dès le creusement des premiers trous d'extraction.

Un rendement élevé obligatoire

Le contrat pour l'exploitation de cette carrière ressemble à plusieurs reprises à celui établi pour la carrière Saint-Remy à Rochefort en 1748. Le curé devait recevoir gratuitement dix blocs de trois pieds *propre à scier des tables dans la carrière aux frais du repreneur* et les déchets restaient également à sa disposition.

Si par contre il s'avérait impossible de tirer des blocs de dimensions normales de cette nouvelle carrière, l'exploitant pouvait renoncer au contrat : *si ladite carrière luy seroit à charge à deffaut de non vaille et de ne pouvoir tirer des blocs d'une grandeur ordinaire de six à sept pieds, il serait permis de*

24. A. VAN ITERSOM, *Notice historique sur la carrière de marbre Saint-Martin à Humain*, dans *Bulletin trimestriel de l'Institut Archéologique du Luxembourg*, 1-2, 1964, pp. 35-36.

25. *Id.*, pp. 36-37.

renoncer au contrat après quatre ans, à condition de donner un préavis de trois mois. Cette règle fut sans doute ajoutée à cause du degré d'incertitude qui régnait temporairement autour d'une carrière dans ses toutes premières phases d'exploitation.

Le paiement du marbre et le transport des blocs

L'exploitant devait payer par bloc de marbre extrait de la nouvelle carrière : la première année un demi escalin pour chaque pied cube de marbre, un escalin pour les huit années à suivre. Aucun bloc ne pouvait être expédié sans avoir été enregistré et mesuré par le *mambour* de l'église ou une autre personne mandatée à cet effet.

La présence de deux tailleurs de pierre en permanence

Deux tailleurs de pierre devaient travailler du premier avril jusqu'au premier octobre pour faire des blocs de tout le marbre exploitable, même aussi petits qu'un pied cube. Une exigence similaire se trouve également dans le contrat de la carrière Saint-Remy de 1748 et reflète le désir des propriétaires des carrières de s'assurer des revenus garantis par l'extraction et le débitage réguliers des blocs de marbre issus de leur carrière. Il est vrai que l'exploitant put se considérer *maître de carrière* pour tout ce qui concerne l'organisation pratique du travail de l'extraction et du débitage, mais en fin de compte c'est le réel propriétaire de la carrière (l'abbaye pour la carrière Saint-Remy et le curé d'Human pour la carrière Saint-Martin) qui exigeait que l'extraction et le débitage se fassent d'une façon régulière et continue pour que ces carrières leur fournissent les revenus convenus par le contrat.

Arrêt de l'exploitation avant 1764

D'après un recensement du Duché de Luxembourg, la carrière Saint-Martin n'était déjà plus en activité en 1764²⁶.

Le plan de la carrière vers 1771-1778

La carrière figure sur la *Carte de Cabinet des Pays-Bas autrichiens et de la Principauté de Liège* par le comte Joseph-Jean de Ferraris (1771-1778) où elle est mentionnée comme *Carriere de Marbre Nommée St. Martin*. Il est cependant difficile de réconcilier les contours dessinés polygonaux très sinueux avec le plan actuel de la carrière plutôt développé en longueur. En comparant la situation

26. A. VAN ITERSOM, *Notice historique sur la carrière... op. cit.*, p. 38.



JOSEPH-JOHANN-FRANZ, COMTE DE FERRARIS,
Carte de cabinet des Pays-Bas autrichiens,
 feuillet 157 : Marche-en-Famenne (détail)
 1771-1778.
 Bruxelles, KBR - Cartes et plans, ms. IV 5.567.



*Vue aérienne de la carrière Saint-Martin
 inondée en 2013*

routière au XVIII^e siècle avec la situation actuelle autour de la carrière, il semble qu'au XVIII^e siècle la route Humain-Aye se trouvait plus au nord. Dans ce cas, il faut peut-être supposer qu'au XVIII^e siècle une partie de la carrière se trouvait au nord-ouest de la route actuelle, c.-à-d. à l'emplacement des bâtiments du XX^e siècle hébergeant la scierie et les ateliers. Au milieu des contours sinueux figure une petite surface plus foncée qui indique probablement une zone inondée au milieu de la carrière.

L'EXTRACTION DES BLOCS PAR FORAGE VERTICAL PÉRIPHÉRIQUE DANS LES CARRIÈRES SAINT-REMY À ROCHEFORT ET SAINT-HUBERT À HUMAIN AU XVIII^E SIÈCLE

Le forage périphérique vertical

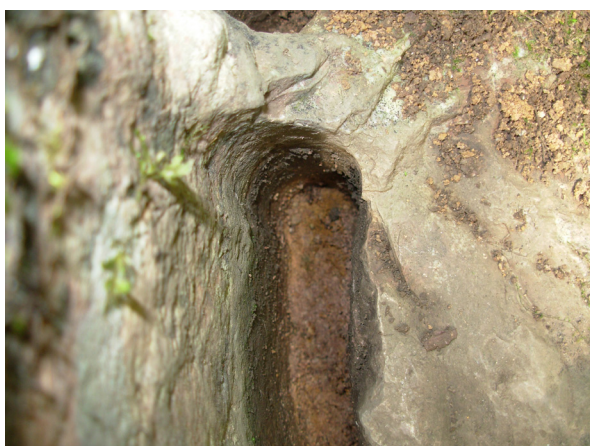
La carrière Saint-Remy à Rochefort et l'ancienne carrière Saint-Hubert, aussi appelée carrière Saint-Jean²⁷, à Humain près de Rochefort présentent, toutes les deux, les traces d'extraction les plus anciennes connues dans des carrières de calcaire, voire de marbre jaspé ou rouge en Wallonie.

27. A. VAN ITERSON, *Au pays de Rochefort... op. cit.*, p. 180.



*Traces de forages verticaux à la barre à mine au tranchant légèrement courbé
dans les carrières Saint-Remy (gauche) et Saint-Hubert (droite)*

La grande paroi nord-ouest à l'entrée de la carrière Saint-Remy présente les traces de cinq à neuf bandes horizontales, suivant l'endroit, chacune de presque un mètre de hauteur. La grande et seule paroi de l'ancienne carrière Saint-Hubert présente les mêmes types de traces. Il y a là au moins six à sept bandes d'extraction visibles suivant l'endroit. Les traces des bancs exploités successivement de haut en bas sont caractérisées par une série de lignes verticales séparées de 4 à 8 cm environ. Sous chaque bande horizontale se trouve une zone rectifiée à la broche (ou pointe) légèrement oblique. Les lignes verticales sont en réalité les restants de trous forés à la main. En effet, en quelques endroits à la limite entre ces lignes verticales et la zone de rectification immédiatement sous-jacente, sont conservés des trous triangulaires à subcirculaires à fond plat avec un diamètre de 3,5 à 4 cm environ. Ces trous correspondent au niveau le plus profond atteint par le travail de forage. La forme triangulaire est une preuve que le forage était réalisé à la main en utilisant une barre à mine à tranchant



*Fonds de trou de forage réalisé à la barre à mine au tranchant
légèrement courbé dans la carrière Saint-Remy*
Le demi-trou déformé est prolongé par une petite tranchée
résultant de la fusion d'une série de trous adjacents.



*Fonds de trou de forage triangulaire
réalisé à la barre à mine au tranchant légèrement courbé
dans l'ancienne carrière Saint-Hubert*



Forage de trous à la barre à mine au tranchant légèrement courbé
 Dessin aquarellé de M. L. Mallien, Rochefort.
 Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

légèrement courbé²⁸. Pendant ce travail, un ouvrier frappait l'outil avec une masse pendant que le deuxième tournait l'outil manuellement de 120° entre chaque coup²⁹. Cet angle de 120°, à première vue difficile à maintenir, peut néanmoins être reproduit facilement à chaque tour de la barre à mine. En effet, lorsqu'on tient la barre en position verticale et qu'on la fait tourner brusquement on réalise à chaque fois et de manière systématique, sans prendre beaucoup de précautions, un angle de 120°. L'ouvrier, à genoux, qui tournait la barre devait la tenir légèrement en oblique vis-à-vis de la paroi, d'abord pour ne pas se blesser la main contre la roche, mais aussi pour permettre au deuxième ouvrier de frapper correctement sur la barre sans toujours heurter la paroi rocheuse. Cela explique pourquoi les traces des trous forés montrent un pendage faible mais certain vers l'intérieur de la carrière. La hauteur des quatre bandes inférieures de la paroi de la carrière Saint-Remy varie entre environ 85 cm et 105 cm, les deux bandes inférieures dans l'ancienne carrière Saint-Hubert mesurent 86 et 91 cm. La hauteur de la zone de rectification à la broche (ou pointe) est très variable (entre 25 et 52

28. J.-C. BESSAC, *La pierre en Gaule Narbonnaise et les carrières du Bois des Lens (Nîmes) : Histoire, archéologie, ethnographie et techniques*, dans *Suppl. 16 au Journal of Roman Archaeology (JRA)*, Ann Arbor (Michigan), 1996, p. 195. Nous remercions vivement Jean-Claude Bessac qui nous a conduit vers ses carrières fouillées en Provence et qui nous a montré en particulier la différence entre les trous forés à la main et ceux forés à la foreuse mécanique ou électrique.

29. A. VAN ITERSOM, *L'exploitation de la carrière de marbre... op. cit.*, p. 17.



*Paroi avec traces de trous forés à la barre à mine au tranchant légèrement courbé
montrant un léger pendage vers l'intérieur de la carrière Saint-Remy*

cm environ à la carrière Saint-Remy ; entre 27 et 45 cm environ à l'ancienne carrière Saint-Hubert). Cela signifie aussi que les bancs de marbres exploités par cette technique avaient la hauteur totale des trous de forage plus celle de la zone de rectification. Pour les bandes accessibles et mesurées, on obtient ainsi des hauteurs pour les blocs extraits variant entre 1,10 m et 1,57 m à la carrière Saint-Remy et d'environ 1,13 m à l'ancienne carrière Saint-Hubert. Pour pouvoir atteindre des profondeurs entre 85 à 105 cm, les barres à mine devaient avoir une longueur de plus de 1 m avec un tranchant légèrement courbé et plus large que la tige pour éviter que l'outil ne se cale dans le trou³⁰. Pour éliminer la poussière créée par le forage on veillait à ce que le trou soit toujours complètement rempli d'eau. Les particules de la poudre de marbre formaient alors une suspension dans l'eau, ce qui permettait à ces particules de quitter le trou en surface pendant que le travail de forage se poursuivait³¹.

Le démontage en 2013 dans l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy du bassin quadrilobé d'une fontaine du XVIII^e siècle composé de douze blocs (trois par lobe) en vue de sa restauration permet de découvrir les mêmes traces de trous de forage à l'extérieur de certains blocs³². Les trous ont également



Burin récent dont la forme du tranchant correspond à celui des barres à mine utilisées au XVIII^e siècle pour le forage des trous
 Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

30. Emile Buzin, marbrier à Dinant, nous confirma avoir vu encore utiliser cet outil pour un travail de forage.

31. Jean-Claude Bessac, archéologue et tailleur de pierre, a eu l'opportunité d'assister à un forage à la main dans du calcaire dur voici 60 ans. Voici son témoignage pour lequel nous le remercions vivement : *La barre à mine est une très lourde (entre 5 et 20 kg selon sa longueur) tige de fer aciérée à son extrémité active et l'effort qu'elle nécessite ne s'applique qu'au moment où on la soulève (parfois, les carriers se mettent à deux pour la manœuvrer surtout lorsque le trou de mine est profond et que la barre est longue. À chaque relevage, la barre est tournée d'un tiers de cercle. On lui imprime alors sa lancée et c'est son propre poids qui fait le reste et sa force d'impact. Son extrémité active est à peine plus large que le diamètre de sa tige, elle agit donc comme un piston dans un cylindre. Le trou de forage doit être souvent rempli d'eau jusqu'à son bord et les fins déchets de forage, plus gros ne dépassent pas un mm de diamètre et ils sont souvent inférieurs au 1/10 de mm) se mélangent au liquide et son évacué peu à peu par son débordement à la sortie du trou. Parfois, à la fin du forage, les carriers utilisent une barre à mine spéciale dénommée le "rayeur" ou "dirigeable" qui, comme son nom l'indique, raye longitudinalement le trou dans une direction choisie en fonction de la ligne de fracture souhaitée de manière à ce que l'effet de la poudre noire soit directionnel. Pour diriger correctement ce rayeur, cette barre à mine comporte une traverse à son sommet qui lui donne une forme de T* (J.-C. BESSAC (en collaboration avec LES COMPAGNONS DU DEVOIR (A.O.C.D.T.F.)), *Les outils traditionnels du gros œuvre, Encyclopédie des Métiers, La maçonnerie et la taille de pierre*, Paris, Compagnons du Devoir, 1991, 541 p.).

32. A. VAN ITERSOM, *Historique de la Carrière de marbre...* op. cit., p. 5. Nous remercions le frère Jean-Paul Wilkin de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy de Rochefort de nous avoir signalé le démontage du bassin, de nous avoir communiqué ses photos de l'opération et de nous avoir mis en contact avec Emile Buzin, marbrier à Dinant, chargé de la restauration. Nous remercions également Émile Buzin de nous avoir permis d'étudier les faces extérieures du bassin démonté.



Vues de l'extérieur du bassin quadrilobé du jardin de l'abbé lors de son démontage en 2013
On y voit des trous de forage (gauche) et des faces taillées à la broche (ou pointe) (droite) pour l'extraction des blocs.
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

une section triangulaire à subcirculaire, leur diamètre varie entre 3,5 et 4 cm et la distance entre les trous entre 3,5 et 15 cm. La face extérieure d'autres blocs est taillée à la broche produisant des traces linéaires obliques. Parfois, il s'agit d'une surface de clivage naturelle. Les techniques d'extraction des blocs de marbre par forage vertical périphérique ou par le creusement de tranchées à la broche (ou pointe) sont donc parfaitement contemporaines. C'est une conclusion très intéressante pour la reconstruction du chantier d'extraction de ces blocs. Un trou vertical profond, taillé sur les deux faces au niveau de chaque joint du quadrilobe, permettait de stabiliser les douze blocs du bassin mis en place avec du plomb. Lors de ses fouilles dans l'aile des convers, Christian Frébutte découvrit des déchets de carrière montrant des perforations similaires (diamètre entre 3 et 4 cm) dans un contexte archéologique du XVIII^e siècle. Finalement des perforations similaires sont visibles sur deux gros blocs de marbre insérés dans le pignon nord-est du *Quartier du Haut*, actuellement le réfectoire des



Blocs du bassin quadrilobé du jardin de l'abbé après démontage
On voit systématiquement le trou vertical pour le plomb.



Déchets de carrière avec perforation retrouvés lors des fouilles de l'abbaye par Ch. Frébutte (SPW-DGO4)



Blocs à perforations verticales (gauche) et à deux perforations obliques triangulaires (droite) constitutifs du mur du pignon nord-est du Quartier du Haut (1752) de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy

retraitants, dans l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy et datant de 1752³³. Nous ne donnons pas les dimensions des perforations verticales car ses mesures sont faussées par la taille à la broche (ou pointe) postérieure du bloc qui ne permet plus d'évaluer les diamètres d'origine. Par contre le demi-trou oblique gauche du deuxième bloc a un diamètre de 3,7 cm et montre encore clairement un des angles du trou triangulaire d'origine. La similitude de toutes ces perforations confirme amplement la datation de ce type d'extraction au XVIII^e siècle.

Bien que nous n'en ayons, pour l'instant, aucune explication prouvée correcte, les bandes inférieures avec les traces des perforations verticales de l'ancienne carrière Saint-Hubert sont pourvues de deux petits rectangles horizontaux polis (11 x 5,5 cm et 16 x 13,5 cm): un petite espace plane pour écrire, pour y apporter une marque ? Fallait-il pour l'une ou l'autre raison marquer chaque



Deux rectangles polis sur traces de perforations verticales dans l'ancienne carrière Saint-Hubert

33. CHR. FRÉBUTTE, *Prémices archéologiques pour l'histoire de l'abbaye Secours de Notre-Dame de Rochefort*, dans J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Actes du colloque... op. cit.*, pp. 151-183. Merci à Christian Frébutte de nous avoir signalé ces témoins datés importants.

banc exploité par un signe, actuellement effacé ? On ne peut pas exclure qu'on ait voulu marquer chaque niveau d'extraction par des symboles indiquant les qualités observées sur les blocs enlevés au même niveau. Devant cette énigme il est intéressant de signaler que vers la fin du XIX^e siècle, dans la carrière Saint-Remy, chaque bloc était numéroté, pourvu d'une marque indiquant le sens du sciage en usine et d'un signe spécifiant la catégorie de sa qualité : un carré pour le premier choix, un triangle pour le deuxième et un cercle pour le troisième³⁴. Un système de marquage similaire existait peut-être déjà auparavant et peut-être était-il appliqué non seulement sur les blocs, mais aussi sur les endroits correspondants des parois dans les carrières. Jean-Louis Van Belle nous a suggéré qu'il pourrait s'agir aussi de fenêtres d'échantillonnage permettant d'observer l'aspect et la couleur du marbre à ces endroits ce qui par ailleurs n'est pas possible par l'irrégularité de la surface à cause des traces des forages.

Le détachement des blocs du rocher en-dessous

Nous ne disposons d'aucun renseignement matériel tangible sur la méthode utilisée pour détacher les blocs de marbre du rocher en-dessous. Classiquement, dans d'autres carrières, on procédait par le creusement d'une série de trous de coins, appelés emboîtures, à la base du bloc à extraire ; on y enfonçait des coins en fer en exerçant une pression similaire sur chaque coin en les frappant avec la masse jusqu'au moment où la pierre commençait à montrer une fissure sur l'alignement formé par les coins dans les emboîtures et qu'elle se détachait donc lentement du rocher en-dessous³⁵. L'existence de la zone de rectification en-dessous de chaque série de traces de forage verticales dans les deux carrières permet de conclure que ces emboîtures horizontales étaient creusées à un niveau plus bas que le point le plus profond atteint par le forage vertical. Cela est confirmé par les deux blocs dans le pignon du *Quartier du Haut* de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy où aucune perforation ne continue jusqu'au bout du bloc taillé. Cette pratique indique peut-être un désir d'accélérer le travail lent du forage et que la barre à mine utilisée pour le forage ne dépassait pas de beaucoup la longueur d'un mètre environ.

Comment créer, en même temps, une fissure horizontale et une fissure verticale ?

Une question reste provisoirement sans réponse conclusive : fallait-il appliquer, oui ou non, une force supplémentaire dans la série de trous forés verticalement pour détacher le bloc de la paroi et par quel moyen ? Beaucoup d'articles citent l'exemple classique de l'introduction de bâtons de bois sec dans des trous creusés ou forés, qui, une fois remplis d'eau, par le gonflement sous l'effet de

34. A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, p. 18, note 1.

35. J.-C. BESSAC, *L'archéologie de la pierre de taille*, dans J.-C. BESSAC et al., *La construction, la pierre* (A. FERDIÈRE, Collection *Archéologiques*), Paris, 1999, pp. 24-26.

l'humidité, devaient provoquer l'apparition d'une fissure le long de la paroi³⁶. Depuis longtemps déjà, Jean-Claude Bessac a émis des réserves quant à l'efficacité des coins en bois. Il ne l'exclut pas totalement, mais les coins en bois n'auraient été que rarement utilisés dans l'Antiquité et au Moyen Âge³⁷. Une étude récente, qui relate des résultats d'archéologie expérimentale, combinés à des mesures de pressions développées au sein des bâtons de bois, d'abord séchés et puis submergés dans l'eau, conclut que les coins de bois sont inefficaces, sauf peut-être dans des calcaires très poreux et les granites altérés, et ceci uniquement dans le cas de blocs déjà extraits du front de carrière³⁸.

À la lumière de cette conclusion, il faut se poser la question quant à l'efficacité de bâtons en bois humidifiés dans la série de trous serrés et profonds comme dans les carrières Saint-Remy et Saint-Hubert. Peut-être que les quelques centimètres de marbre restés intacts le long des trous de forage verticaux ne résisteraient-ils pas à la pression du bois gonflé. Ceci à la seule condition que des coins en fer soient chassés, en même temps, horizontalement sous le bloc afin de pouvoir casser le marbre sous les trous de forage et donc immédiatement sous le niveau de la zone de rectification visible sur la paroi.

Peut-être la fissure entre les trous de forage verticaux se produisait-elle aussi toute seule (donc sans bois humidifié) au moment du détachement du bloc de sa base rocheuse ? Peut-être la position serrée des trous de forage avait-elle précisément été choisie pour détacher complètement (ou presque) le bloc de la paroi et que le détachement de la base avec cassure au niveau de la zone de rectification devait résulter en la libération totale du bloc, y compris le long de la paroi verticale ?

Finalement, n'aurait-on pas non plus utilisé une très faible charge de poudre noire dans les trous forés verticalement, explosif inoffensif quant à la structure du marbre, après le détachement de la base, juste assez d'énergie pour faire bouger le bloc ? Un inventaire de l'outillage d'une carrière de marbre en 1772 par le notaire A. F. Spiroux à Florennes mentionne en plus des coins en fer et des fers à mine, un bouroy (bâton à bourrer la mine)³⁹. Il s'agit là d'un ensemble qui pourrait confirmer la dernière hypothèse.

Toutes ces propositions, pour l'instant encore très spéculatives, présentent cette difficulté que le bloc à extraire ne va pas bouger sauf s'il peut se détacher à la fois du rocher en-dessous et de la paroi verticale. Pour atteindre ce but on peut imaginer plusieurs possibilités :

- On fore une série de trous verticaux dans le sol de marbre contre la paroi rocheuse et deux autres séries toujours dans le même sol mais selon des alignements perpendiculaires à la paroi et délimitant ainsi le futur bloc à extraire. On ne peut pas exclure non plus que ces deux dernières saignées perpendiculaires soient creusées à la broche (ou pointe). La présence de trous forés sur certains blocs de la fontaine quadrilobée de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy et de traces à la broche sur d'autres est peut-

36. Par exemple A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, p. 4 ; A. VAN ITERSON, *L'exploitation de la carrière de marbre... op. cit.*, pp. 17-19 ; D. CULOT, *Problèmes liés à l'extraction du marbre*, dans *Arts, sciences et techniques*, 1, Louvain-la-Neuve, 1980, pp. 101-102 ; Fr. GOHY et Fr. TOURNEUR, *Extraction, débitage et façonnage du marbre*, dans *Pouvoir(s) de marbres*, Dossier de la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles, 11, 2004, p. 49. Angelo Del Zotto (ancien carrier à Spontin) nous a affirmé aussi que des collègues plus âgés que lui auraient utilisé des coins en bois dans la carrière de petit-granit de Spontin, sans doute dans des fissures préexistantes, mais lui-même ne les a jamais vu utiliser.

37. J.-C. BESSAC, *L'archéologie de la pierre... op. cit.*, pp. 24-25.

38. R. PERRIER, *Les coins en bois peuvent-ils fracturer les roches ?*, dans *Pierre Actual*, 12, 2010, p. 62-68. Merci à Francis Tourneur de m'avoir communiqué cet article.

39. J. GERMAIN, *Le vocabulaire de la marbrerie*, dans *Arts, sciences et techniques*, 1, Louvain-la-Neuve, 1980, p. 66.

être une confirmation de cette hypothèse. Ensuite on creuse une série d'emboîtures à la base du bloc à extraire pour y chasser des coins en fer. La poussée de ces coins sur le bord inférieur du bloc à extraire va finir par créer une fissure horizontale qui se dirigera vers la zone déjà affaiblie par les perforations verticales multiples contre la paroi. La propagation de l'onde de la fissure horizontale vers la paroi présentera finalement une courbure vers la base de ces perforations. Le bloc pourra ensuite être enlevé, mais il sera nécessaire de rectifier par la suite la zone de la paroi projeté en avant à cause du mouvement courbé de la fissure horizontale. Cette rectification sera réalisée à la broche (ou pointe) ce qui laissera des traces linéaires obliques parallèles dans cette zone en dessous des traces des forages.

- Ou bien on procède de la même façon, mais on introduit des bâtons en bois dans les trous de forage remplis d'eau. Ces bâtons en bois ne seront pas capables de créer la fissure nécessaire pour détacher le bloc, mais ils aideront la fissure horizontale créée par les coins de fer à aboutir sous la zone perforée préalablement et affaiblie davantage par la pression du bois gonflé.
- Soit on utilise la poudre noire. Ici aussi il y a deux possibilités. Ou bien on place la poudre dans les trous forés verticaux, ou bien on fore des trous horizontaux sous le futur bloc à extraire et on place la poudre dans ces trous-là. Nous sommes d'avis que seule la deuxième possibilité a une chance de détacher correctement le bloc parce que la poudre prendrait alors le rôle des coins en fer des méthodes développées ci-dessus. Si par contre on mettrait la poudre dans les trous perforés verticaux il n'y aurait pas de raison à ce que la fissure, créée de cette façon, aboutisse dans un plan bien horizontal sous le futur bloc à extraire.

L'EXTRACTION DES BLOCS PAR LE CREUSEMENT DE TRANCHÉES PÉRIPHÉRIQUES À LA BROCHE (OU POINTE) DANS LES CARRIÈRES SAINT-REMY À ROCHEFORT ET SAINT-HUBERT À HUMAIN AU XVIII^E SIÈCLE

L'extraction à la broche dans la carrière Saint-Remy à Rochefort au XVIII^e siècle

Sur la même paroi nord-ouest près de l'entrée de la carrière Saint-Remy, se trouvent des traces d'un autre travail d'extraction, à la broche (ou pointe) cette fois-ci. Ces traces se trouvent en dessous des traces des forages verticaux décrites ci-dessus et sont donc postérieures. Suivant les traces observées dans cette carrière, des tranchées profondes ont été creusées à l'aide d'une broche (ou pointe) autour des blocs à extraire. Cela s'appelait le creusement de *la desserte*⁴⁰. Les traces de cette

40. CENTRE D'HISTOIRE ET DE TECHNOLOGIES RURALES, *L'homme et son terroir, Le marbre dans la région de Philippeville*, Treignes, 1983, p. 29.



*Traces d'extraction linéaires obliques
réalisées à la broche dans la carrière Saint-Remy*

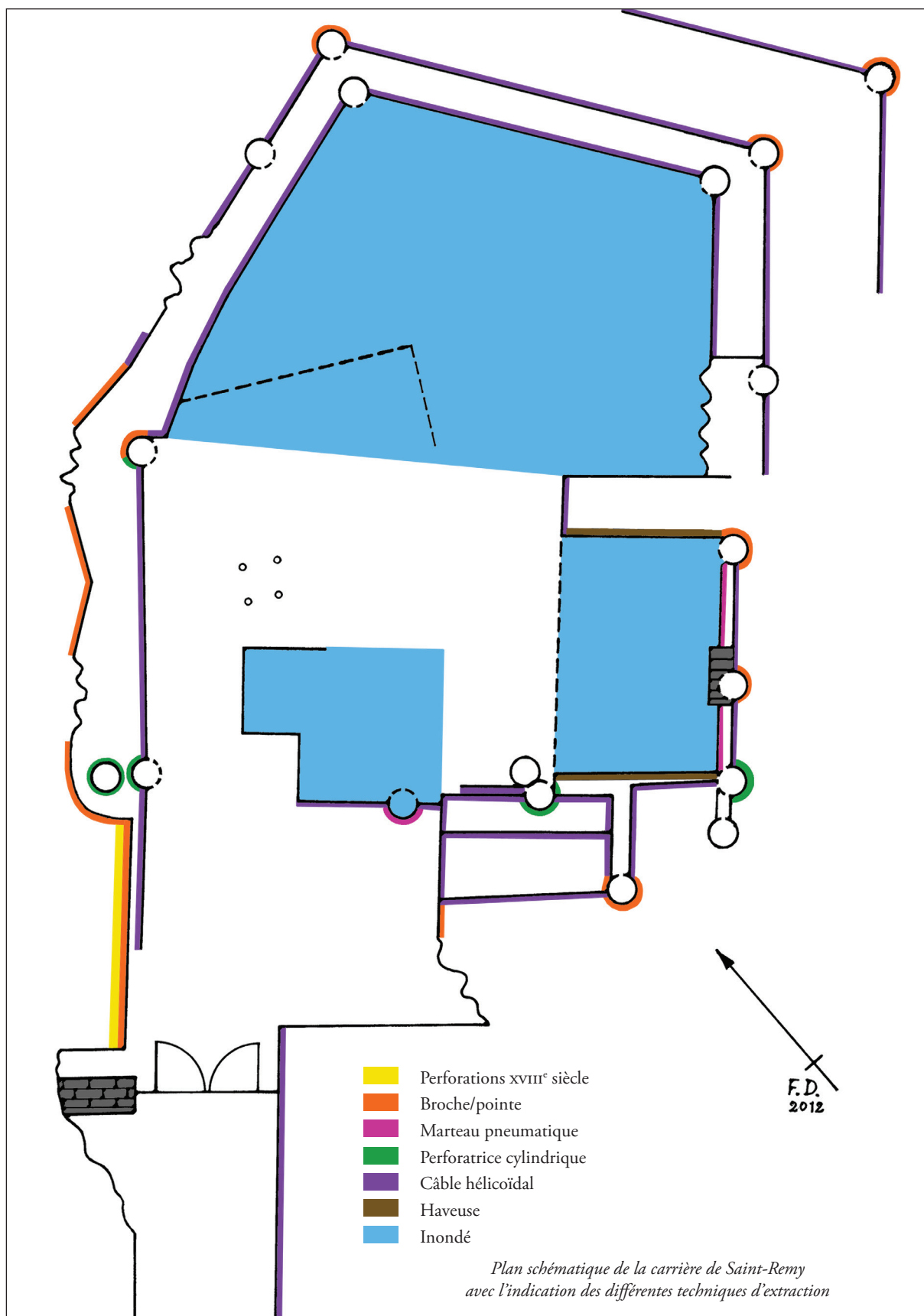
activité sur la paroi sont linéaires, obliques et parallèles entre-elles. Sur une distance de 50 cm, on compte 15 à 18 traces linéaires. La profondeur atteinte en une fois varie de 20 à 34 cm, avec une moyenne de 28 cm. La hauteur totale de la tranchée sur la paroi près de l'entrée de la carrière Saint-Remy est d'environ 2,85 m. Pour faire une tranchée de cette profondeur, le carrier, appelé *rocteur*, devait passer neuf fois avec sa broche (ou pointe) sur toute la longueur de la tranchée. Chaque passage du rocteur a laissé une trace sur la paroi sous forme d'un bandeau horizontal. La largeur de la tranchée ne peut plus être observée dans la carrière, mais du fait que la hauteur totale atteint 2,85 cm et que le rocteur devait

pouvoir s'y mettre à genoux pour faire son travail, il faut estimer la largeur de la tranchée à creuser à 60 cm environ. Le bloc était probablement détaché de sa base à l'aide de coins en fer ou avec la poudre noire, comme proposé plus haut.

Notre hypothèse de l'utilisation de la broche (ou pointe) et des coins en fer est confirmée par un texte de Jules Descamps-Puissant, repris par Paul Dumon : *Supposons une surface découverte de 300 m² sur lesquels on se propose d'exploiter. On isole le massif découvert par des coupes verticales de 60 à 70 cm de largeur, creusées à la pointe jusqu'à un « dessous » ou un accident où l'on peut espérer isoler la masse qu'on soulèvera par des coins enfoncés dans un havage, creusé à la pointe et que l'on appelle « hotte ». On élargit la division séparant les masses voisines par des vis de force. Par cabestans, rouleaux et crics, on amène la masse sur le chantier pour la débiter en blocs en se servant souvent d'une scie à bras au sable rude*⁴¹.

À part ces traces près de l'entrée de la carrière, il en existe aussi d'autres en hauteur, plus dispersées, jusqu'à environ la moitié de la longueur totale de la carrière (à compter à partir de l'entrée), mais toujours dans la paroi nord-ouest. Ce type de traces de l'extraction à la broche (ou pointe) peut être daté soit de la deuxième moitié du XVIII^e siècle jusqu'à l'arrêt temporaire de l'exploitation en 1794, soit entre 1840 et 1890 puisque l'exploitation de la carrière reprit seulement en 1840 et en 1890 le câble hélicoïdal fut introduit dans la carrière. Il ne nous est donc pas possible d'attribuer chaque trace individuelle à une époque bien précise. L'emplacement de ces traces plutôt en hauteur indique néanmoins qu'au moment de ces extractions à la broche (ou pointe) la carrière était encore accessible à partir du dessus, ce qui a permis l'extraction en ces endroits relativement isolés les uns des autres. Le plan qui figure sur la *Carte de Cabinet des Pays-Bas autrichiens et de la Principauté de Liège* par le comte Joseph-Jean de Ferraris (1771-1778) semble montrer des contours qui ressemblent plus ou moins aux contours actuels de la carrière, ce qui plaiderait plutôt pour situer l'extraction à la broche (ou pointe) dans les parties hautes de la paroi nord-ouest pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

41. J. DESCAMPS-PUISSANT, *Étude sur les marbres belges*, dans *L'Ingénieur-Conseil*, VI, 1884, p. 187 et 188. Ce texte a été reproduit dans P. DUMON, *Aperçu de l'activité marbrière en Wallonie*, dans *Annales des Mines de Belgique*, 11, 1982, p. 990.



L'extraction à la broche dans l'ancienne carrière Saint-Hubert à Humain au XVIII^e siècle

Des traces d'extraction à la broche (ou pointe) similaires subsistent aussi dans l'ancienne carrière Saint-Hubert à Humain. Dans le flanc rocheux à gauche de la grande paroi se trouve un couloir étroit, large de 56 cm environ, taillé à la broche (ou pointe) dont le niveau se situe à la moitié de la hauteur de la grande paroi. Ce couloir représente, à notre connaissance, le seul exemple conservé d'une tranchée de desserte sans que des blocs de marbre soient exploités en cet endroit. Ce couloir peut être mis en rapport avec l'autorisation obtenue en 1756 par l'abbaye de Saint-Hubert pour ouvrir une entrée latérale à leur carrière afin d'évacuer plus facilement les débris⁴². Le couloir taillé à la broche est cependant trop étroit pour l'évacuation de débris, mais il peut être considéré comme l'amorce d'un couloir plus large. Le projet a peut-être été abandonné parce qu'à quelques mètres de distance existe une voie naturelle permettant de contourner le massif rocheux dans lequel le couloir a été taillé. L'entrée actuelle de la carrière, probablement élargie au XX^e siècle, présente néanmoins encore une face taillée à la broche (ou pointe). Puisque cette face taillée correspond apparemment à la base de l'extraction de la grande paroi, elle est forcément postérieure au couloir latéral gauche.

L'extraction à la broche dans la carrière de Jamodenne

Dans le hameau de Jamodenne, entre Humain au sud-ouest et Aye au nord-est, dans la *rue du Vieux Marbre*, a été exploitée une ancienne carrière de marbre gris⁴³. À l'entrée de cette carrière se trouve un entassement de blocs de marbre taillés ou sciés différemment formant un muret en



Muret en pierres sèches à l'entrée de la carrière de Jamodenne



Bloc taillé à la broche linéaire (détail)

42. A. VAN ITERSON, *Au pays de Rochefort... op. cit.*, pp. 177-178.

43. Nous adressons nos plus vifs remerciements à Florence Peltier du Musée du Marbre à Rance qui nous a renseigné l'existence de cette carrière.

pierres sèches. Plusieurs de ces blocs sont taillés à la broche (ou pointe), mais un seul présente une taille à la broche linéaire oblique, exactement de la même façon que dans les carrières Saint-Remy et Saint-Hubert. Des traces similaires sur le rocher en place ne sont malheureusement pas conservées, mais les traces sur ce seul bloc sont si caractéristiques qu'on peut admettre que cette carrière soit beaucoup plus ancienne que ne le laisse supposer la date de 1926 gravée sur un pilier en béton près de l'entrée.

L'EXTRACTION PAR SCIAGE À LA LAME DANS L'ANCIENNE CARRIÈRE SAINT-HUBERT À HUMAIN AU XVIII^E SIÈCLE ET DANS LA CARRIÈRE DE JAMODENNE

Le sciage à la lame dans l'ancienne carrière Saint-Hubert au XVIII^e siècle

L'ancienne carrière Saint-Hubert à Humain héberge un petit site de sciage à la lame. À droite de la grande paroi se trouve une petite partie de paroi sciée. Il s'agit d'un travail de sciage à lame droite (unique sans doute) avec sable et eau, manipulée à la main par deux ouvriers⁴⁴. La longueur de la surface sciée est de 4,88 m. Cette surface sciée se trouve entre deux entailles verticales, taillées d'une façon très rudimentaire dans le rocher, sans doute pour y placer des supports en bois pour suspendre la lame. Il s'agit là d'une observation intéressante qui prouve que l'activité de sciage n'était pas uniquement réservée pour le travail sur le chantier de la carrière ou chez les marbriers.



*Paroi sciée à la lame
dans l'ancienne carrière
Saint-Hubert*

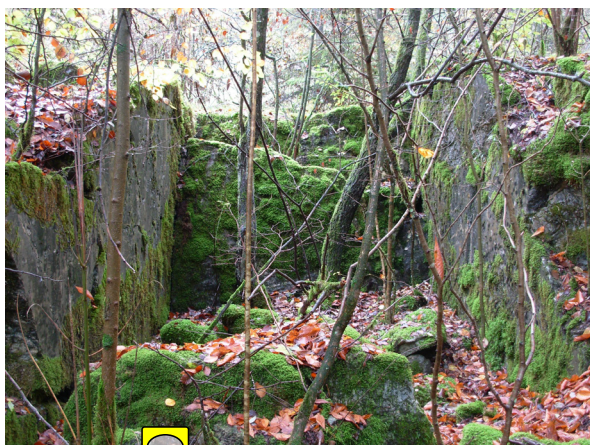


Sciage à la lame
Dessin à la plume de M. L. Mallien, Rochefort.
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

44. P. DUMON, *Op. cit.*, pp. 949, 951 et 958.

Le sciage à la lame dans la carrière de Jamodenne

Des traces probables de sciage à la lame sont également conservées dans la carrière de Jamodenne. En contrebas de la grande plateforme dans la carrière sciée au câble hélicoïdal se trouve une tranchée rectangulaire dont les deux parois latérales semblent avoir été sciées à la lame. Les fines traces sur les deux parois sont parfaitement droites et il n'existe aucun puits pour l'hébergement des armatures à poulies pour un éventuel câble hélicoïdal. Les traces du sciage continuent dans le rocher encore en place, mais qui lui a légèrement basculé après le sciage. À gauche, la largeur de la fente de sciage est égale à 17 mm, à droite elle est fermée suite au mouvement du bloc entre les deux fentes de sciage. De ce fait la vraie largeur des deux fentes de sciage parallèles est égale à $17 : 2 = 8,5$ mm. L'épaisseur des lames de la grande armure à scier conservée au Musée du Marbre à Rance varie entre 2 et 3,5 mm suivant le degré d'usure des lames. En tenant compte de l'usure supplémentaire provoquée par les grains de sable, il ne semble pas exclu qu'une scie à lame unique était opérationnelle dans la carrière de Jamodenne. La date précise n'est pas connue.



*tranchée dans la carrière de Jamodenne
avec, à gauche et à droite, les parois sciées à la lame*



*Traces de sciage à la lame
sur une paroi de la tranchée*

LE XIX^E SIÈCLE

LA CARRIÈRE SAINT-REMY À ROCHEFORT AU XIX^E SIÈCLE : DES CARRIERS ET DES MARBRIERS

Après l'interruption des travaux d'extraction dans la carrière Saint-Remy depuis 1794, le travail fut seulement repris vers 1840. Au tout début du XIX^e siècle, Louis-Joseph Poncelet, commissaire du Directoire exécutif de Rochefort ayant acquis la plupart des biens de l'abbaye Saint-Remy, devint aussi le nouveau propriétaire de la carrière. Le 1^{er} juin 1838, Marie-Joséphine-Constance Poncelet,

héritière de la carrière, la céda à François Dupont et à Léon Victor⁴⁵. François Dupont commença aussitôt à établir des contacts en vue de la réouverture de sa carrière, notamment avec la fabrique d'église de Notre-Dame de Courtrai (depuis le 13 décembre 1839) pour la décoration en marbre de cette église, mais ce nouveau projet ne fut jamais exécuté⁴⁶. La mise en place le 12 avril 1841 d'un *Règlement de la Caisse de Prévoyance des Carrières de Saint-Remy*, une sorte de prévoyance sociale ou d'assurance-groupe avant la lettre, autofinancée par l'ensemble des ouvriers et majorée d'un taux d'intérêt de 5 % par an par les patrons, prouve que la carrière était de nouveau en activité⁴⁷.

Le contenu de ce document est important pour faire la lumière sur l'organisation d'une caisse de maladie et d'invalidité privée et sur les relations qui existaient entre les ouvriers et entre les ouvriers et les maîtres de carrière. Nous le reproduisons complètement ci-dessous malgré le fait qu'il a déjà été reproduit par le Père Albert Van Itersen en 1963 :

1. *Il est formé par les ouvriers des carrières de Saint-Remy une caisse de prévoyance, ayant pour objet de se secourir en cas de maladie ou de blessures.*
2. *Un conseil chargé de l'exécution du présent règlement sera composé du maître-ouvrier et de deux ouvriers. Le maître-ouvrier fait de droit partie du conseil. Les deux ouvriers sont élus chaque année à la majorité des deux tiers des voix.*
3. *Toute réclamation contre les décisions du conseil sera jugée souverainement par Messieurs Dupont Léon et Bourguignon.*
4. *La caisse sera formée au moyen d'une retenue de cinq pour-cent sur le prix de la journée de chaque ouvrier. Cette retenue ne sera pas faite chaque fois que le chiffre de la caisse sera de cinq cents francs.*
5. *L'ouvrier qui aura manqué des journées n'en sera pas moins passible de la retenue pour chaque journée manquée, sauf le cas de maladie ou de blessure.*
6. *La caisse appartient au corps des ouvriers.*
7. *En cas de suspension des travaux, la caisse sera partagée entre les ouvriers proportionnellement à leur part contributive.*
8. *L'ouvrier qui de lui-même quitte les travaux ou qui en est congédié, perd tout droit à la caisse. S'il les quitte par suite de manque d'ouvrage, il a droit au tantième de la caisse, qui lui revient d'après sa part contributive et le nombre des ouvriers.*
9. *Le conseil des ouvriers traitera avec un médecin-chirurgien et un pharmacien pour les soins et les médicaments à donner aux malades et aux blessés.*
10. *L'ouvrier malade ou blessé et par suite empêché de se livrer au travail recevra, au compte de la caisse, les soins du médecin-chirurgien et les médicaments, plus tout ou partie du prix de sa journée suivant la décision du conseil.*
11. *L'ouvrier qui par suite de blessure reçue dans les travaux se trouverait pour le reste de ses jours dans l'incapacité de suivre l'emploi qu'il y avait, aura droit à un secours qui n'excédera pas la moitié du prix de sa journée. La quotité qui lui sera allouée sera votée par tous les ouvriers à la majorité des deux tiers des voix.*
12. *L'ouvrier qui aura contracté une maladie ou reçu une blessure par suite d'inconduite ou d'imprudence grave, n'aura droit à aucun secours.*
13. *La caisse sera tenue par Messieurs Dupont et Bourguignon, et ceux-ci y ajouteront l'intérêt proportionnel calculé à raison de cinq pour-cent l'an.*
14. *Le compte de la caisse sera remis au conseil des ouvriers deux fois par année, le 1^{er} janvier et le 1^{er} juillet.*
15. *Le conseil rendra compte de sa gestion, aux mêmes dates, à Messieurs Dupont Léon et Bourguignon et aux ouvriers.*
16. *Par le seul fait de son admission aux travaux, chaque ouvrier contracte l'obligation d'exécuter le présent règlement.*

45. A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, pp. 15-16.

46. *Id.*, p. 16, note 3.

47. *Id.*, pp. 16-17.

L'EMPIRE MARBRIER

de Pierre Joseph Devillers⁴⁸

L'arrivée de Pierre Joseph Devillers à Rochefort et à Humain peut paraître comme un fait divers sans intérêt particulier pour l'histoire de ces carrières. Les quelques lignes qui suivent montrent néanmoins que Pierre Devillers n'était pas un maître de carrière comme tant d'autres mais qu'il a, par contre, réussi à créer une vraie empire marbrier avec des carrières dans plusieurs pays jusqu'à Carrare, en Italie, et des bureaux de vente à Bruxelles, Birmingham, Genève, Grenoble, Lyon, Paris. Il était en outre fournisseur de la cour au Pays-Bas et en Angleterre.

Pierre Joseph Devillers est né à Aiseau (Hainaut), le 22 décembre 1817. Il est le fils de Antoine Devillers (° 1773), cabaretier et cultivateur, et de Anne Goreux. Pierre Devillers se marie le 1^{er} janvier 1839 avec Antoinette Flore Legrand.

Il s'installe à La Haye aux Pays-Bas comme tailleur de pierre avant 1844, année pendant laquelle il y est témoin du mariage de Servais Dechamps, également tailleur de pierre. En 1851, il crée à La Haye la société *Devillers en Spaan* qui fut dissoute dix ans plus tard. Ainsi, il se sépare de son compagnon Spaan, un tailleur



Pierre Joseph Devillers (1817-1889)
Photographie signée Delabarre et C^{ie}. 1871.
Bruxelles, collection privée.



Publicité de la société devillers et C^{ie}
Bruxelles,
collection privée.

48. Nous remercions Guy Marlé, descendant de Pierre Joseph Devillers, qui nous a communiqué les données généalogiques de sa famille. Merci aussi à Francis Tourneur qui a été le porte-parole de tous les auteurs auprès de Guy Marlé.

de pierre de Rotterdam. Son fils Auguste naît le 13 juillet 1852 à La Haye. En 1864-1865, la société à La Haye est mise en gérance. Les ateliers déménagent à Erquelinnes et les bureaux à Bruxelles. Vers la même époque, il achète une carrière à Marpent, en France, près de la frontière belge et pas loin d'Erquelinnes, puis une carrière à La Mure dans le département de l'Isère. En 1869, Pierre cherche des associés pour son site de La Haye. Vers 1870, il possède une carrière à Carrare en Italie dont il confie la direction à son fils Auguste. Celui-ci s'y marie en 1876 avec la comtesse Giuseppina Ceccopieri Ville Maruffi. Le 29 juin 1881, Pierre Devillers achète la carrière Saint-Remy à Rochefort et, en 1889, les carrières Saint-Hubert. En Suisse, il acquiert la carrière de marbre de Saillan (Valais).

Après le décès de l'épouse d'Auguste Devillers le 30 octobre 1888, celui-ci ramène, vers 1890, ses trois enfants en Belgique. Il fut remplacé à Carrare par un neveu, fils d'une sœur d'Auguste.

Le 23 novembre 1893, la *Société Anonyme Jean-Baptiste Devillers et C^{ie}* fut créée à Erquelinnes sous la direction de Jean-Baptiste, le fils aîné de Pierre (° 9 mai 1840), entre autres pour gérer l'exploitation de la carrière Saint-Remy à Rochefort.

Pierre-Joseph Devillers meurt le 11 juin 1889 à l'âge de 72 ans et est enterré au cimetière de Bruxelles à Evere.

En 1898, la *Société Anonyme Jean-Baptiste Devillers et C^{ie}* loue aussi la carrière Saint-Martin à Humain, mais ce fut finalement Auxibie Simon, contremaître de la société, qui en devint propriétaire.

Le 30 avril 1910, est fondée à Bruxelles la *Société Nouvelle des Carrières et Marbreries Devillers*.

Auguste Devillers meurt en août 1914.



*Tombeau de la famille Devillers au cimetière de Bruxelles à Evere
(ensemble et détail)
Bruxelles, collection privée.*

Ce document fut signé par quinze ouvriers (certains marquant leur accord par une croix) et approuvé par les patrons le 6 mai 1841 à Dinant.

Le 29 juin 1881 Léon et Antoine Victor, propriétaires de la carrière de Saint-Remy, la cédèrent à Pierre Joseph Devillers et quelques années plus tard, le 23 novembre 1893, la *Société Anonyme Jean-Baptiste Devillers et C^{ie}* pour l'exploitation de la carrière de marbre de Saint-Remy vit le jour⁴⁹.

L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE CARRIÈRE SAINT-HUBERT À HUMAIN AU XIX^E SIÈCLE : LES MAÎTRES DE CARRIÈRE

En 1845, les propriétaires de l'ancienne carrière Saint-Hubert, où toute activité d'extraction s'était arrêtée depuis 1764, furent François Dupont et consorts de Dinant qui, depuis 1838, possédaient aussi la carrière Saint-Remy à Rochefort. En 1854, ils vendirent leur carrière à Désiré Marchal, ingénieur à Ixelles, et associés. Entre 1870 et 1875 ceux-ci firent travailler dans la carrière. La *Société des Usines et Carrières de Jemelle* acheta la carrière en 1884 et la revendit de nouveau en 1889 à Pierre-Joseph Devillers qui depuis 1881 possédait aussi la carrière Saint-Remy⁵⁰.

La nouvelle carrière de Saint-Hubert fut ouverte vers 1880 dans la même colline du Cocrai que l'ancienne et fonctionna pendant une première période jusqu'au début du xx^e siècle⁵¹. La *Société Anonyme Jean-Baptiste Devillers et C^{ie}*, fondée en 1893, possédait dorénavant les carrières Saint-Remy, l'ancienne et la nouvelle carrière Saint-Hubert.

LA CARRIÈRE SAINT-MARTIN À HUMAIN AU XIX^E SIÈCLE : UNE FABRIQUE D'ÉGLISE ET DES MAÎTRES DE CARRIÈRE

Le 14 juin 1838, la fabrique de l'église d'Humain vendit sa carrière Saint-Martin à François Dupont et associés à Dinant pour deux mille francs. Il s'agit des mêmes maîtres de carrière qui, deux semaines plus tôt, avaient acquis la carrière Saint-Remy à Rochefort (1 juin 1838) et ensuite aussi l'ancienne carrière Saint-Hubert (avant 1845).

En 1854, la carrière Saint-Martin fut revendue à Désiré Marchal, ingénieur à Ixelles et consorts, qui, la même année, achetèrent aussi l'ancienne carrière Saint-Hubert.

En 1884, elle passa à la *Société des Usines et Carrières de Jemelle* qui acquit en même temps l'ancienne carrière Saint-Hubert. Cette société devint en 1892 la *Société Stocq et C^{ie}*, avec siège à Namur. Elle fabriqua des machines pour les carrières et notamment des scies.

En 1898, la *Société Anonyme Jean-Baptiste Devillers et C^{ie}* qui possédait déjà les carrières Saint-Remy à Rochefort, ainsi que l'ancienne et la nouvelle carrière Saint-Hubert, loua finalement aussi la

49. A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, p. 18.

50. A. VAN ITERSON, *Au pays de Rochefort... op. cit.*, p. 180.

51. *Id.*, p. 180.



carrière Saint-Martin à Humain. Un peu plus tard, le contremaître de la Société Devillers, Auxibie Simon, en devint le propriétaire. En ce moment-là six personnes y travaillaient⁵².

LA TECHNIQUE D'EXTRACTION DE BLOCS PAR LE CREUSEMENT DE TRANCHÉES PÉRIPHÉRIQUES À LA BROCHE (OU POINTE) DANS LES CARRIÈRES SAINT-REMY À ROCHEFORT ET SAINT-HUBERT ET SAINT-MARTIN À HUMAIN AU XIX^E SIÈCLE

L'extraction à la broche dans la carrière Saint-Remy à Rochefort au XIX^e siècle

Comme la technique du sciage au fil hélicoïdal ne fut installée dans la carrière Saint-Remy qu'en 1890, il faut nécessairement admettre que la technique d'extraction en vigueur depuis la deuxième moitié du XVIII^e siècle, le creusement de tranchées profondes à la broche (ou pointe) autour des blocs à extraire, continuait à être utilisée entre 1840 et 1890. Il n'est malheureusement pas possible de pointer les traces de ce type d'extraction dans la carrière qui auraient été créées spécifiquement entre 1840 et 1890.

L'extraction à la broche dans les deux carrières Saint-Hubert à Humain au XIX^e siècle

Devant l'entrée proprement dite de l'ancienne carrière Saint-Hubert, un large couloir à droite mène vers une excavation carrée, taillée à la broche et produisant des traces linéaires obliques. Il s'agit apparemment d'une excavation de prospection qui a été abandonnée assez rapidement. Comme nous savons qu'entre 1870 et 1875 des travaux ont été exécutés dans cette carrière par Désiré Marchal et associés on peut supposer que le creusement de cette excavation puisse être situé à cette époque. Les travaux exécutés devaient néanmoins être suffisamment importants pour justifier l'édification d'un bâtiment sur le terrain plat, actuellement boisé, le long de la route de Rochefort à Humain⁵³.

La nouvelle carrière Saint-Hubert fut ouverte vers 1880 dans le flanc occidental de la colline du Cocrai à Humain et a fonctionné dans un premier temps jusqu'au début du XX^e siècle⁵⁴. La majeure partie de la carrière était exploitée entre 1923 et 1930 avec le câble hélicoïdal. Malgré cela il est

52. A. VAN ITERSON, *Notice historique sur la carrière... op. cit.*, pp. 38-39.

53. Ce bâtiment est indiqué sur la carte de l'Institut cartographique militaire, feuille 54 Marche, 1920. Cette carte fut *Levé et nivelé en 1867. Rédigé et gravé en 1878. Revu sur le terrain en 1882, 1886, 1904. Zincographié à l'Institut cartographique militaire, août 1920.*

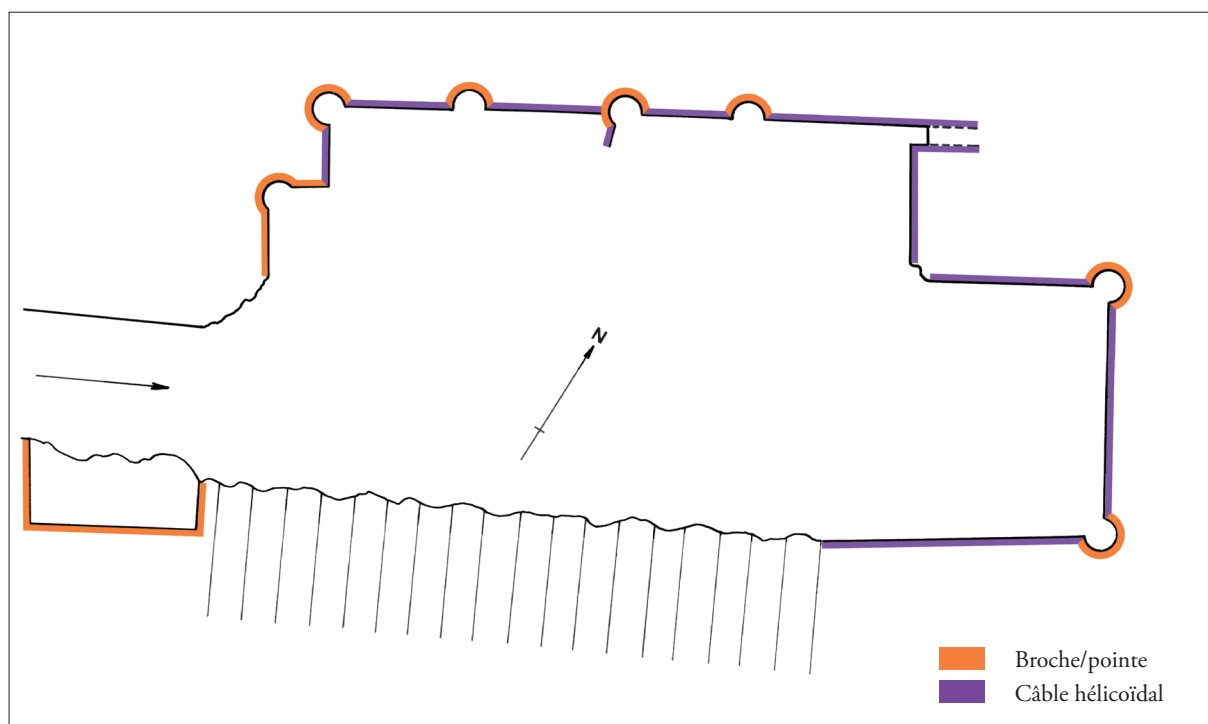
54. A. VAN ITERSON, *Au pays de Rochefort... op. cit.*, p. 180.



Vue plongeante de la nouvelle carrière Saint-Hubert
Les traces de la première extraction se trouvent à gauche, près de l'entrée.



Paroi à gauche du couloir d'entrée avec des traces linéaires obliques taillées à la broche



Plan schématique de la nouvelle carrière Saint-Hubert avec l'indication des différentes techniques d'extraction



*La nouvelle carrière Saint-Hubert
dans le flanc occidental de la colline du Cocrai à Humain*

toujours possible d'identifier l'endroit précis des toutes premières extractions. Elles sont visibles de part et d'autre de l'entrée de la carrière. À la fin du couloir d'accès taillé dans le schiste, se trouve, à droite, une excavation rectangulaire dont les trois parois montrent des traces linéaires obliques d'une extraction à la broche. La hauteur des cinq bancs mesurables varie entre 28 et 41 cm avec une moyenne de 36 cm. Un seul banc semble avoir une hauteur de 75 cm. À gauche de l'extrémité du couloir d'entrée dans la carrière se trouvent deux parois taillées à la broche, mais la distinction des bancs successifs y est plutôt difficile. Il n'est donc pas possible de déterminer l'étendue de la carrière lors de l'exploitation des bancs à la broche, mais il semble très probable qu'il s'agit des traces des travaux d'extraction de la fin du XIX^e siècle (après 1880).

L'extraction à la broche dans la carrière Saint-Martin à Humain au XIX^e siècle

Le Père Albert van Itersson a encore vu des traces de l'extraction à la broche dans la carrière Saint-Martin à Humain qui doivent nécessairement dater d'avant 1912, date de l'installation du câble hélicoïdal dans cette carrière⁵⁵. Aujourd'hui il ne reste plus rien de ces traces.

55. A. VAN ITERSON, *Notice historique sur la carrière... op. cit.*, p. 39.

LA TECHNIQUE D'EXTRACTION PAR LE CÂBLE HÉLICOÏDAL DANS LA CARRIÈRE SAINT-REMY À ROCHEFORT AU XIX^E SIÈCLE

Le fil hélicoïdal, comme nouvelle méthode de sciage au sable, fut installé dans la carrière Saint-Remy en 1890⁵⁶. En la même année fut utilisée aussi une locomobile sur le site et un petit étang-réservoir creusé pour récupérer les eaux par une canalisation. Le fil hélicoïdal permettait d'obtenir plus rapidement des blocs réguliers et la locomobile en facilitait largement le transport. Chaque bloc était numéroté, pourvu d'une marque indiquant le sens du sciage en usine, et d'un signe spécifiant la catégorie de sa qualité : un carré pour le premier choix, un triangle pour le deuxième et un cercle pour le troisième. Chaque bloc était aussi inscrit dans un registre avec les données suivantes : les mesures extrêmes, les mesures marchandes, le cubage, la nuance, la sorte et la destination⁵⁷.



Atelier de sciage des blocs dans la carrière près de l'entrée non encore élargie. À droite, on aperçoit les rails pour les wagonnets
Photographie ancienne. Ca. 1900.

Rocheft, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

56. A. VAN ITERS, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, pp. 17-18.

57. *Id.*, p. 18, note 1.

LE XX^E SIÈCLE

LA CARRIÈRE SAINT-REMY À ROCHEFORT AU XX^E SIÈCLE : DES CARRIERS ET DE NOUVEAU DES MOINES

En 1903 fut publié un hommage au maître de carrière de Saint-Remy Jacques Simon⁵⁸. Il fut décrit comme *le vrai type du robuste Ardennais, honoré depuis 45 ans de la confiance de ses concitoyens comme maire, et qui, chaque matin, malgré ses quatre-vingts ans bien sonnés, vient donner aux travaux la précieuse direction que garantit une inestimable expérience. Les rochers, les masses et les blocs n'ont aucun secret pour lui ; élevé, dirons-nous, dans la pierre, il la connaît comme s'il avait assisté à sa formation.* Jacques Simon lui-même vanta le potentiel de sa carrière : *Dans la carrière de Saint-Remy on*



La carrière de Saint-Remy en 1922

De gauche à droite : la *maisonnette* qui a remplacé la cabane en bois, la large paroi septentrionale et la belle paroi nord-est.
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

58. *La carrière de Saint-Remy*, dans *Journal de la Marbrerie et de l'Art décoratif*, 1, 1903, cité dans A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, p. 18.

LES CARRIERS DE SAINT-REMY

Vers 1900



Nous disposons également d'une photo de 17 carriers de Saint-Remy travaillant pour la *Société Anonyme Jean-Baptiste Devillers et C^e* sous la direction de Jacques Simon. Ils furent photographiés entre le bâtiment hébergeant la machine à vapeur de la carrière et l'ancienne entrée encore étroite. Ils sont assis sur le grand treuil de la carrière, dont la poulie et la grosse chaîne gisent à leurs pieds. Au-dessus des gens passe la conduite de l'alimentation en eau de la machine à vapeur et l'axe de transmission plus épais pour les poulies du câble hélicoïdal. Grâce à la combinaison des notes manuscrites du Père Albert van Iterson et des renseignements obtenus auprès de Joseph Jaumotte⁵⁹ par Roland Streignard, nous connaissons assez bien nos carriers de Saint-Remy - vers 1900. Nous reproduisons ci-dessous leurs données généalogiques recueillies ainsi⁶⁰.

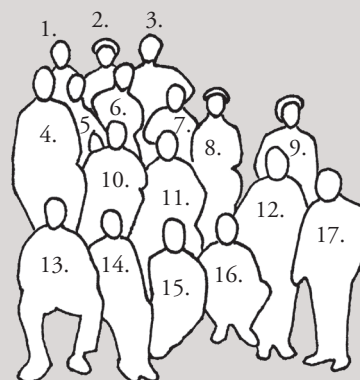


Les carriers de Saint-Remy dans l'angle occidental de la carrière « vers 1900 »

Photographie ancienne.

Au fond vers la gauche se trouve l'entrée non encore élargie.

Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.



59. Joseph Jaumotte est le petit-fils de Théophile Jaumotte (9 sur la photo) et lui-même aussi ancien carrier de Saint-Remy.

60. Nous remercions vivement Roland Streignard qui, après sa visite de l'exposition *Marbres jaspés de Saint-Remy et de la région de Rochefort* (1^{er} septembre-9 décembre 2012) à l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy, nous a communiqué son document sur les *Exploitants à la carrière Saint-Remy*, complété le 9 décembre 2012.

Les numéros se réfèrent au schéma de la photo :

1. **Joseph Florent Dussart** (*19-07-1880, Havrenne – †3-02-1963, Han-sur-Lesse). Fils d'Eugène Joseph Dussart et de Marie Julienne Halin. Épouse, le 24-10-1917 à Humain, Philomène Streignard (*17-09-1881 à Laloux), veuve de Nestor Henri Jaumotte (*26-03-1883, Havrenne – †9-09-1916, Havrenne), qui était le fils de Auguste Joseph Jaumotte et de Marguerite Marie Dropsy. Ils auront une fille Marie Julienne Dussart (*10-05-1920, Havrenne) qui épousera Paul Cornet (menuisier des barques des grottes de Han-sur-Lesse). En 1920, Joseph Dussart était toujours ouvrier carrier.
2. **Alfred Joseph Berger** (*30-06-1878, Havrenne, ouvrier carrier – †0-04-1946, Aye). Fils de Alphonse Joseph Berger et de Joséphine Dussard (mariage 05-08-1870 à Humain). Épouse, le 11-08-1906 à Rochefort, Elisa Victorine Poos (*03-05-1880, Rochefort – †7-10-1939, Aye), fille de Jean-Baptiste Poos et de Victorine Fautré. Après le mariage, ils se sont installés à Marche-en-Famenne.
3. **Alphonse Joseph Leroy** (*02-04-1874, Havrenne – †5-02-1950, Havrenne). Fils de Laurent Leroy et d'Alexise Collignon. Épouse, le 25-04-1902 à Humain, Louise Marie Paquet (*02-02-1875, Havrenne).
4. **Joseph Dussart** (*14-05-1860, Havrenne, ouvrier carrier – †9-06-1946, Havrenne). Fils de Jean Joseph Dussard et de Charlotte Lambot. Épouse, le 13-08-1902 à Humain, Irma Lambert (*01-01-1871, Havrenne – †5-07-1952, Havrenne). Lui était veuf de Anna Marie Lambert (†8-11-1900 à Humain) qu'il avait épousée le 27-04-1887 à Humain. Elle était veuve de Léopold Joseph Pataire, ouvrier carrier (†1-01-1901, Havrenne) qu'elle avait épousé le 17-05-1895 à Humain.
5. **Alexis Joseph Libert** (*16-07-1882, Humain, maçon – †2-01-1969, Bruxelles). Fils d'Adolphe Joseph Libert et de Virginie Lambertine Germain. D'abord marié à Havrenne. Épouse, le 15-06-1906 à Humain, Mélanie Marie Louise Dussart (*08-10-1886, Havrenne – †0-10-1956, Havrenne).
6. **Félix Joseph Dussart** (*16-08-1877, Havrenne, ouvrier carrier à son mariage – †4-03-1964, Ambly). Fils de Joseph Dussart, carrier, et de Marie Catherine Leroy. Épouse, le 00-01-1904 à Ambly, Louise Marie Renard (*01-03-1879, Ambly – †1-07-1953, Ambly).
7. **Félix Joseph Dromet** (*07-04-1843, Thys (Humain) – †5-04-1917, Humain). Fils de Mathieu Joseph Dromet et de Médardine Josephine Dave. Il habitait Humain.
8. **Paul Joseph Ory** (*13-04-1879, Havrenne, ouvrier carrier à son mariage – †9-09-1959, Havrenne). Fils de Théophile Ory, carrier, et de Julienne Paquet (16). Épouse, le 08-09-1905 à Humain, Marie Julienne Paquet (*08-05-1883, Havrenne – †1-07-1953, Havrenne).
9. **Théophile Joseph Jaumotte**, père d'Eugène (14) et de Joseph (*18-04-1853, Havrenne, carrier – †1928, Havrenne). Fils de Jean Henri Joseph Jaumotte (*21-09-1800, L'Écluse en Condroz (Clavier) – †9-12-1883, Havrenne) et de Marie Joseph Dussart (*07-04-1815, Havrenne – †3-05-1885, Havrenne). Épouse, le 11-04-1883 à Humain, Charlotte Fortuné (*19-04-1859, Havrenne – †2-04-1939, Havrenne).
10. **Laurent Joseph Dussart**, en sarrau (*20-01-1874, Havrenne, ouvrier carrier à son mariage – †7-04-1955, Havrenne). Fils de Joseph Dussart, carrier, et de Marie Catherine Leroy. Épouse, le 21-12-1905 à Humain, Marie Léontine Paquet (*07-05-1884, Havrenne – †7-03-1953, Havrenne). Il était le grand-père de Léon Dussart (*1-04-1928, Havrenne), carrier dans la carrière Lhoist.
11. **Alexis Joseph Dussart**, frère de Félix et de Laurent (*09-06-1875, Havrenne, ouvrier carrier à son mariage – †1-02-1951, Havrenne). Fils de Joseph Dussart, carrier, et de Marie Catherine Leroy. Épouse, le 01-05-1903 à Humain, Marie Henriette Jaumotte (*00-07-1880, Havrenne).
12. **Théodore Joseph Simon**, en sarrau (*05-08-1859, Havrenne – †2-01-1929, Havrenne). Fils de Jacques Simon et de Félicité Henrotin. Épousa Anne Marie Victoire Siboure (*21-12-1857, Rendeux).
13. **Alexandre Joseph Collignon**, machiniste de la locomotive (*04-01-1869, Havrenne, journalier à son mariage, ouvrier carrier à la naissance de sa fille) (*27-06-1902 – †2-05-1961, Havrenne). Fils de Noël Joseph Collignon et de Marie Catherine Florange. Épousa, le 19-05-1900 à Buissonville, Marie Joséphine Botin (*16-06-1875, Buissonville).
14. **Eugène Jaumotte**, fils aîné de Théophile (9) (*22-02-1880, Havrenne, le plus jeune sur la photo, carrier à Saint-Remy, termine contremaître aux carrières de Frasnes-lez-Couvin – †2-03-1965, Géronsarts). Épousa Armante Alphonsine Marie Baurire (*21-12-1893, Frasnes-lez-Couvin – †2-03-1963, Géronsarts).
15. **Jean Florent Joseph Brilot** (*22-05-1880, Havrenne, ouvrier carrier à son mariage – †1-04-1937, Aye). Fils de Henri Joseph Brilot et de Marie Josephine Collignon. Épouse, le 12-12-1905 à Humain, Zélie Marie Catherine Dussart (*19-10-1883, Havrenne – †9-11-1933, Aye).
16. **Théophile Joseph Ory**, père de Paul (8) (*25-06-1852, Havrenne – †0-12-1930, Havrenne). Fils de Laurent Ory et de Marie Joseph Dussard. Épousa, le 04-06-1875 à Humain, Julienne Joseph Paquet (*04-07-1849, Havrenne – †5-12-1934, Havrenne).
17. **Hénaut**, employé, français de nationalité. Il venait tous les mois relever le cubage des blocs.

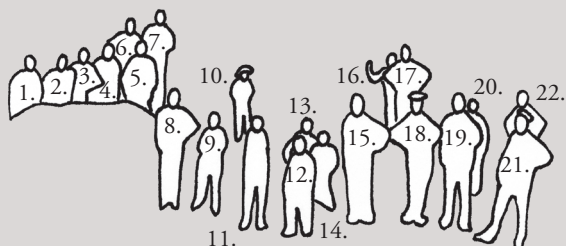
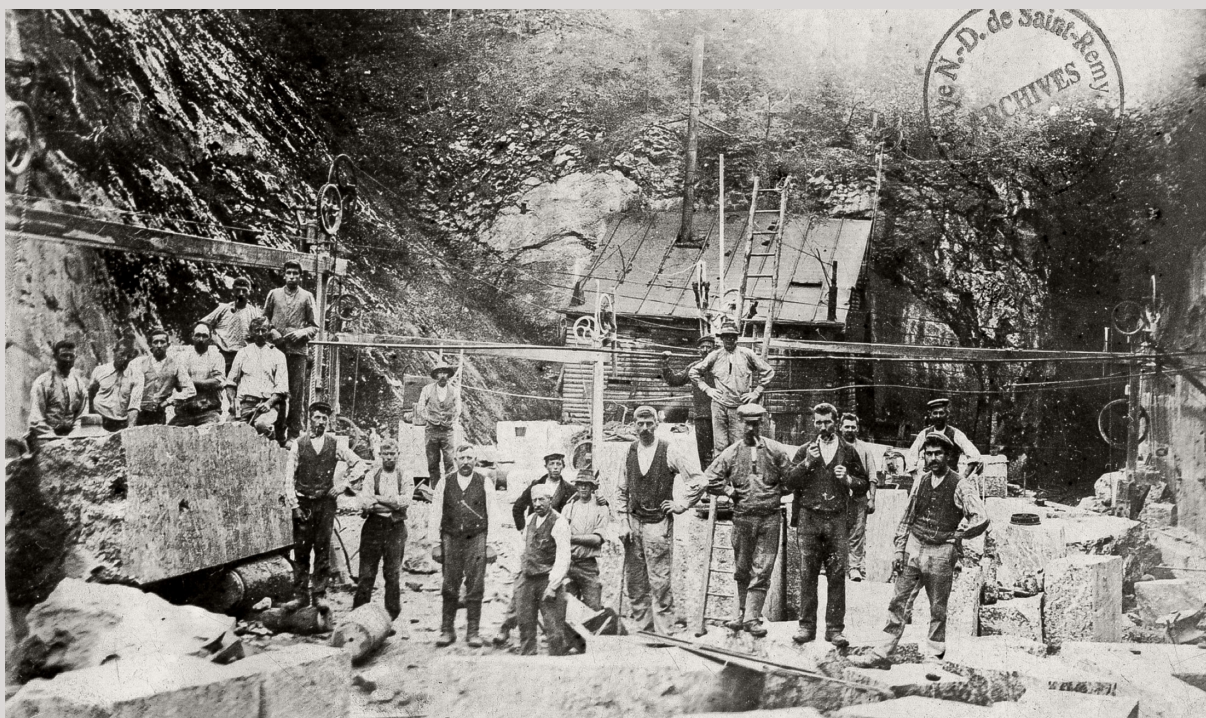
LES CARRIERS DE SAINT-REMY

Vers 1900

Une deuxième photo apparemment prise vers la même époque (1900) montre un groupe de 22 personnes photographiées dans l'atelier de sciage au câble hélicoïdal installé dans la carrière près de l'entrée. Dans le fond, le bâtiment hébergeant la machine à vapeur de la carrière. Grâce à Joseph Jaumotte nous connaissons aussi la majorité des carriers figurant sur cette photo. Nous donnons la liste des noms ci-dessous.

Les numéros renvoient au schéma de la photo :

- | | |
|--|---|
| 1. ? | 12. Henri Jaumotte |
| 2. Gilles Jaumotte, futur contremaître | 13. Jean Thiry, prisonnier en 1914, mort en Allemagne |
| 3. Eugène Jaumotte | 14. Laurent Dussart |
| 4. ? | 15. Joseph Dussart, dit <i>Monseu</i> |
| 5. Alexandre Collignon, futur mécanicien | 16. ? |
| 6. Emile Salve, dit <i>Lili</i> | 17. Joseph Dussart, dit <i>Grand Joseph</i> |
| 7. Joseph Berger | 18. ? |
| 8. Alphonse Leroy | 19. Alexis Dussart, frère de Félix (n° 22) |
| 9. Paul Petit, dit <i>Soroge</i> | 20. ? |
| 10. Théophile Jaumotte | 21. Isidore Bourlard |
| 11. Théodore Simon, dit <i>Blanc Simon</i> | 22. Félix Dussart, frère d'Alexis (n° 19) |



Les carriers de Saint-Remy « vers 1900 »

Photographie ancienne.

Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

fait annuellement un vide de 2.000 mètres cubes environ, soit le poids formidable de 6.000 tonnes ou 6 millions de kilogrammes. Et malgré cette exploitation intense, on voit avec certitude la possibilité de travailler à la même allure pendant au moins 60 années et la roche n'a pas montré le fond de sa richesse. Le personnel de la carrière s'élevait à cette époque à 50 hommes en moyenne. La famille Simon s'occupait de la main-d'œuvre et du transport. Jacques Simon mourut le 1^{er} janvier 1910.

Le 30 avril 1910 fut fondée à Bruxelles la *Société Nouvelle des Carrières et Marbreries Devillers*. Le 1^{er} janvier 1911, Joseph Dehan prit la direction de la carrière de Saint-Remy et en améliora l'infrastructure⁶¹.

En 1914, la carrière occupait 35 ouvriers. Le travail fut interrompu pendant la guerre mais reprit aussitôt en 1918⁶².



Portrait des cinq enfants de Théophile Jaumotte

Trois d'entre eux ont travaillé dans la carrière Saint-Remy.

De gauche à droite : **Joseph** (senior) (°1899 - †1977), contremaître dans la carrière Saint-Remy. Un de ses fils est **Joseph** (junior) (°29-12-1930), ouvrier à la carrière Saint-Remy de 1946 à 1950, puis entrepreneur dans la construction d'habitations en 1952-1953 et notre informateur pour l'identification de la plupart des carrières de Saint-Remy ; **Eugène** (°1884 - †1965), ouvrier à la carrière Saint-Remy avant 1914, puis prisonnier en Allemagne (1914-1918) et gendarme en 1918 ; **Angèle** (°1888 - †1971) ; **Gilles** (°1887 - †1958), ouvrier, puis contremaître dans la carrière Saint-Remy, après son père ; **Arthur** (°1890 - †1980), non actif.

61. A. VAN ITERSSEN, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, p. 18.

62. *Ibidem*.

LES CARRIERS DE SAINT-REMY

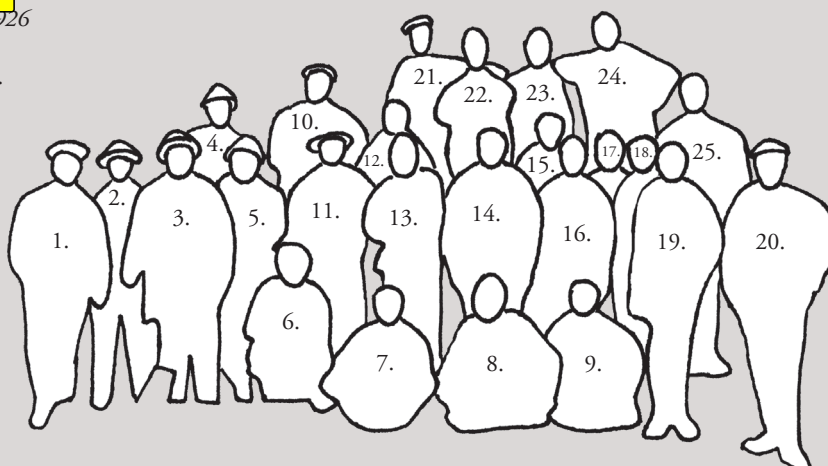
Vers 1925-1926

Une troisième photo montre 25 carriers de la carrière Saint-Remy en 1925 ou en 1926. Joseph Jaumotte a aussi identifié la majorité des personnes. Nous en donnons la liste ci-contre.



Les carriers de Saint-Remy en 1926

Photographie ancienne.
Rochefort, collection privée.



Les numéros se réfèrent au schéma de la photo :

1. **Alexis Dussart**, dit *li vi chi*, Havrenne
2. **Emile Paquet**, frère de Paul (n° 1), Havrenne
3. **Théophile Jaumot** (1853 - †928), Havrenne
4. **Gilles Jaumot** (†958), fils de Théophile (n° 3), Havrenne
5. **Paul Petit** (†961), dit *Paul m'Soroge*, Havrenne
6. **Alphonse Bater**, frère d'Octave (n° 25), Havrenne
7. **Raymond Guillaume**, Rochefort
8. **Léon Dolhen**, tué au travail le 22 décembre 1926 à 25 ans, son bras fut arraché par le treuil situé à l'entrée du *couloir* de la carrière. Il fut enterré au cimetière de Buissonville.
9. **Eugène Dussart**, fils d'Alexis (n° 1)
10. **Joseph Leroy**, fils d'Alphonse (n° 14), Havrenne
11. **Alphonse Berger**, frère d'Arthur (n° 12), Havrenne
12. **Arthur Berger**, frère d'Alphonse (n° 11), Havrenne
13. **Paul Laroche**, Havrenne
14. **Alphonse Leroy** (†950), père de Joseph (n° 10), Havrenne
15. **Joseph Gaillard**, frère de Désiré (n° 23), Havrenne
16. **Isidore Bourlard** (° Barbencon - †961 à Humain), Humain
17. **Paul Paquet**, frère d'Émile, Havrenne
18. **Alfred Georges**, Havrenne
19. **Joseph Dussart**, cousin d'Eugène, Havrenne
20. **Alexandre Collignon** († 1961 à 92 ans), mécanicien du moteur à gaz
21. ?
22. ?
23. **Désiré Gaillard**, frère de Joseph (n° 15)
24. ?
25. **Octave Bater**, frère d'Alphonse (n° 6)



Chapelle funéraire élevée à la mémoire de Léon Dolhen
au cimetière de Buissonville

TÉMOIGNAGE DE CÉLESTIN MOTET

Interview de Célestin Motet, Rue du Vieux Puits, 6, Havrenne (Rochefort)⁶³
par Fr. Doperé et J. Germain le 6 avril 2013

Période de travail

Célestin Motet, qui était fils de fermier à Havrenne, a travaillé à la carrière Saint-Remy à Rochefort pendant 5 ans, après avoir exercé le métier de maçon durant un an, un peu après son mariage. Il a quitté la carrière quand elle a été fermée définitivement, pour aller dans la carrière voisine de Lhoist où il a travaillé jusqu'à la pension. Il y a donc travaillé environ de 1967 à 1972.

Célestin Motet disait qu'il était bien payé à la carrière Saint-Remy, mieux que comme maçon, et que quand il est entré chez Lhoist, il a encore gagné plus.

Il travaillait essentiellement comme conducteur de camion et grutier, mais étant donné la petite taille de l'entreprise, il participait régulièrement aux opérations de débitage des blocs avec les autres ouvriers.

Le directeur et ses ouvriers

Le directeur était Monsieur Delincé de la Société Merbes-Sprimont. Il y avait 10 ouvriers, Célestin Motet de Rochefort et les 9 autres qui habitaient dans la région de Philippeville et de Vodelée. Cela fait qu'il était toujours sur place avant les autres ouvriers. Alors il démarrait le groupe électrogène, *e.a.* pour actionner la pompe à exhaure. On pompait l'eau des puits d'extraction jusqu'à la hauteur du long couloir souterrain qui menait vers le chemin de l'abbaye de Rochefort à Humain. Le travail de pompage était fini quand arrivaient les autres qui pouvaient ainsi se mettre tout de suite au travail d'extraction. Un de ses collègues était Léon Davreux qui habitait Romedenne et qui travaillait avec la *tronçonneuse*. Il n'y avait pas de bureau administratif près de la carrière, juste un petit réfectoire.



*Célestin Motet (droite) et Léon Davreux (gauche) travaillant avec la « tronçonneuse » et le contre-maître (devant)
Havrenne, collection privée.*



*Célestin Motet et Léon Davreux remplaçant les dents de la « tronçonneuse » sous la surveillance du contre-maître
Havrenne, collection privée.*

63. Nous remercions vivement Célestin Motet de nous avoir communiqué ces renseignements précieux sur son travail dans la carrière Saint-Remy. Nous remercions également Laurence Indri qui nous a mis en contact avec Célestin Motet.



Un des trous carrés creusés sur le bord d'un bloc dans lequel on plaçait les coins auxquels étaient attachés les câbles pour renverser le bloc

La technique d'extraction

L'extraction était réalisée à la haveuse. Célestin Motet ne connaissait pas ce mot. Lui et ses collègues parlaient toujours de la *tronçonneuse* ; celle-ci était montée sur des rails. Le bras de cette machine pouvait scier le marbre jusqu'à une profondeur de 2 m. La chaîne sur cette tronçonneuse était munie de dents au widia dont il existait quatre types, caractérisées par un numéro de 1 à 4 suivant la grandeur des dents. Il y avait 40 à 50 dents sur une chaîne et il fallait les remplacer deux à trois fois par jour pour les faire aiguiser. Cette *tronçonneuse* sciait en profondeur, verticalement ou en oblique. Les contours des blocs à extraire étaient sciés à la tronçonneuse, mais pour détacher le bloc du rocher en dessous on forait des trous avec le marteau-piqueur. On ne forait pas jusqu'au fond pour éviter que des éclats ne se détachent et endommagent la face arrière du bloc. Parfois jusque 3 à 4 trous étaient forés en même temps et les ouvriers poussaient leur marteau-piqueur dans le marbre à la base du bloc à extraire avec leurs pieds. Puis des aiguilles enfoncées avec des mas étaient utilisées pour soulever les blocs. Le bloc à extraire avait donc une hauteur de 2 m et une largeur d'un mètre. Ensuite on faisait basculer les différents blocs qu'on avait sciés et forés. Le premier était basculé à l'aide d'explosifs (*au pétard*). Il était explosé pour libérer de la place afin de permettre aux autres de basculer. Avant de faire basculer ces blocs de 2 m de hauteur, on faisait une paillasse de gravier et de petits morceaux de pierre. Lorsque le bloc tombait, il pouvait se briser suivant ses lignes faibles. Sur un bloc on peut donc facilement déceler sa position d'origine dans la carrière : les côtés sciés étaient verticaux alors que la face inférieure présentant les trous de forage était dirigée vers le bas.

Vers la fin de l'exploitation on a recommencé le sciage au fil hélicoïdal pendant 1 an tout au plus (en 1972 ?) parce que la surface sciée par la tronçonneuse n'était pas parfaitement plate. Célestin Motet ne savait plus très bien où exactement avait eu lieu ce dernier travail de sciage au câble hélicoïdal. Il pensait que c'était quelque part à droite de la rampe d'accès.

Pour des commandes urgentes on travaillait même pendant la nuit.

Fêtes

À la carrière Saint-Remy, on ne fêtait pas la Sainte-Barbe le 4 décembre ; à la carrière Lhoist, par contre, on la fêtait dignement.

Raison de la fermeture de la carrière

Célestin Motet dit que la carrière a été fermée parce qu'il n'y avait plus rien à extraire dans les deux puits, dont il estime la profondeur à une vingtaine de mètres environ. Dans un premier temps, ils ont creusé le puits au nord, ensuite celui à l'est sous le grand contrefort. Ce contrefort fut construit entre 1967 et 1972. Il est en béton mais parementé avec des moellons.

Les années 1927 et 1928 marquent une rupture importante dans les techniques d'extraction de la carrière Saint-Remy par l'installation d'une grande perforatrice cylindrique pour le creusement des puits pour les armatures à poulies⁶⁴.

Le 1^{er} mai 1930, la firme Merbes-Sprimont devint copropriétaire de la carrière, ce qui donna lieu à une modernisation de l'appareillage, de l'électrification, des treuils et des techniques d'extraction⁶⁵. Le nombre d'ouvriers s'éleva à 15 hommes.

Entre 1932 et 1936, et aussi à partir de 1938, les travaux d'extraction ont été interrompus suite à la crise économique et, par après, à cause de la mobilisation générale. En août 1945, l'extraction fut reprise avec l'approfondissement de la carrière de 5 à 6 mètres, ce qui nécessita l'installation en 1950 d'un grand câble-grue pour remonter les blocs et un pompage continu⁶⁶.

En 1954, la carrière fut fermée et le 9 octobre 1957, la société Merbes-Sprimont devint seule propriétaire de la carrière⁶⁷.

Le 25 août 1967, le journal *La Meuse-la Lanterne* annonça *13 ans après sa fermeture, la carrière de marbre de St-Remy (Rocheft) reprend ses activités*. Le marbre n'était plus scié avec le câble hélicoïdal, mais avec une *haveuse*.

Finalement la carrière fut définitivement fermée et rachetée le 16 octobre 1973 par l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy qui, de cette façon, redevint propriétaire de sa carrière historique⁶⁸.

LA NOUVELLE CARRIÈRE SAINT-HUBERT À HUMAIN AU XX^E SIÈCLE : CARRIERS ET POUR LA PREMIÈRE FOIS DES MOINES

La nouvelle carrière Saint-Hubert a commencé à être exploitée vers 1880 et a fonctionné une première fois jusqu'au début du xx^e siècle ; ensuite elle a connu une deuxième phase d'extraction entre 1923 et 1930⁶⁹. Elle appartenait d'abord à la *Société Anonyme Jean-Baptiste Devillers et C^{ie}*, puis elle passa aux mains de la firme Merbes-Sprimont le premier mai 1930⁷⁰. Le 22 décembre 1980, elle fut rachetée par l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy⁷¹.



64. *Id.*, p. 19. Malgré cette technologie innovatrice, Joseph Jaumotte aurait encore creusé des puits à la broche (ou pointe) et à la poudre noire, entre 1946 et 1950.

65. *Id.*, p. 19, note 1.

66. *Id.*, p. 19.

67. *Ibidem*.

68. Acte de vente par la Société Anonyme de Merbes-Sprimont à l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy à Rocheft de la carrière Saint-Remy, 16 octobre 1973 (Rocheft, archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy).

69. A. VAN ITERSOM, *Au pays de Rocheft...* *op. cit.*, pp. 180-181.

70. *Id.*, p. 180 ; P. DUMON, *Op. cit.*, p. 210.

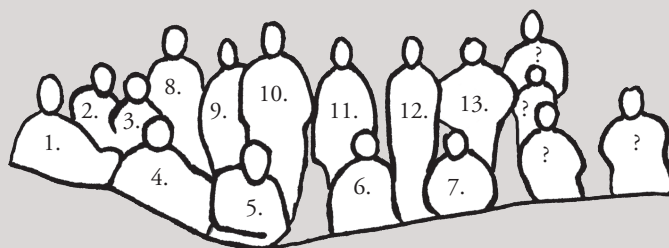
71. Acte de vente par la Société Anonyme de Merbes-Sprimont à l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy à Rocheft de la nouvelle carrière Saint-Hubert, 22 décembre 1980 (Rocheft, archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy).

LES CARRIERS DE SAINT-HUBERT

Une photo montre 17 carriers de la nouvelle carrière Saint-Hubert. Joseph Jaumotte a aussi identifié la majorité des personnes. Nous donnons la liste ci-dessous.

Les numéros font référence au schéma de la photo :

1. **Joseph Dussart**, dit *Monseur*, Havrenne
2. **Paul Poncelet**, Buissonville
3. **Justin Thiry**, Havrenne
4. **Henri Halin**, Havrenne
5. **César Halin**, dit *Le gros*, Havrenne
6. **Alexis Libert**, Havrenne
7. **Désiré Jacquet**, Havrenne
8. **Elise Martin**, concierge demeurant sur place, épouse de Joseph Jaumotte senior (n° 10), Havrenne
9. **Alphonse Paquet**, Havrenne
10. **Joseph Jaumotte** senior (°1899 - †1977), époux d'Elise Martin (n° 8), père de Joseph Jaumotte junior (°1930), Havrenne
11. **Joseph Jaumotte**, époux de Marie Chauffray, cousin de Joseph Jaumotte senior (n° 10), Havrenne
12. **Arthur Berger**, Havrenne
13. **Henri Jaumotte**, dit *Henri Baam*, époux de Marie Ardenne, père de Joseph Jaumotte (n° 11).



Les carriers de Saint-Hubert
Photographie ancienne.
Rochefort, Archives de l'abbaye
Notre-Dame de Saint-Remy.

TÉMOIGNAGE DE CÉLESTIN MOTET

Les carrières du Cocrai

Célestin Motet appelait la nouvelle carrière Saint-Hubert simplement *la carrière Saint-Hubert*. Pour pouvoir scier au câble hélicoïdal, l'eau était puisée de la pâture juste en face du chemin menant vers la carrière.

Il dit aussi qu'aux environs des deux carrières Saint-Hubert, il y avait une carrière ou l'on extrayait du minerai de plomb.

Il sait aussi que le frère de Monsieur Delincé de la Société de Merbes-Sprimont avait fait des trous de forage pour explorer le potentiel en marbre dans le bois autour de ces anciennes carrières du Cocrai. Cela correspond vraisemblablement aux trous autour de l'ancienne carrière Saint-Hubert ou aux tranchées d'exploration entre la nouvelle carrière Saint-Hubert et la carrière Oscar Daffe.

LA CARRIÈRE OSCAR DAFTE À HUMAIN AU XX^E SIÈCLE : DES CARRIERS ET POUR LA PREMIÈRE FOIS DES MOINES

Nous avons très peu de renseignements historiques sur cette carrière. Elle était d'abord exploitée par Pirmez-Moncheur, puis par Simon, pour la production de blocs de marbre jusque vers 1930⁷².

Le 2 mai 1941, Emery Simon s'inscrivit au Registre de Commerce de Marche-en-Famenne pour l'exploitation de moellons destinés au concassage de granitos (carrières de Cocrai) et qui étaient achetés par les Ets Daffe et Deffense de Bruxelles⁷³. Dans une lettre à P. Dumon, Auxibie Simon écrit le 27-12-1982 que *À la carrière de Cocray, le concassage a débuté en 1946 ; l'installation de concassage a été montée fin 1945. Vers 1950, montage d'une seconde installation de concassage destinée aux fournitures routières (concassés autorisés pour les routes provinciales)*⁷⁴.

Le nom du dernier propriétaire nous est connu grâce à une plaque rouillée à l'entrée de la carrière *CARRIERE O. DAFTE/ Attention/ AUX tir [des] MINES*. L'acte de vente de la carrière à l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy jette un peu de lumière sur l'origine possible du changement du nom de cette carrière : Auxibie Simon s'était marié avec Paule Daffe.

Le 22 décembre 1982, la carrière Oscar Daffe, le concasseur et l'ancienne carrière Saint-Hubert furent rachetés ensemble par l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy⁷⁵.

72. P. DUMON, *Op. cit.*, p. 863.

73. P. DUMON, *Op. cit.*, p. 875.

74. P. DUMON, *Op. cit.*, p. 864.

75. Acte de vente par Auxibie-Henri-Joseph Simon, époux de Paule-Marthe-Jeanne-Ghislaine Daffe à l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy à Rochefort de la carrière Oscar Daffe, du concasseur et de l'ancienne carrière Saint-Hubert, 22 décembre 1982 (Rochefort, archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy).



Plaque à l'entrée de la carrière Oscar Daffe

LA CARRIÈRE SAINT-MARTIN À HUMAIN AU XX^E SIÈCLE : DES CARRIERS ET DES MARBRIERS

En 1905, à la fin du bail auprès du nouveau propriétaire de la carrière Saint-Martin, Auxibie Simon, la *Société Anonyme Jean-Baptiste Devillers et C^{ie}* disposait encore d'un stock de 250 à 300 mètres cubes de marbre qui, selon le contrat de ce bail, pouvaient rester encore un an sur le chantier. Ces blocs de marbre ont été vendus sur place. Ce qui n'était pas vendu était transporté vers l'usine de la Société Devillers à Marpent près de Maubeuge⁷⁶. Entre 1905 et 1912, la carrière est restée inactive.

En 1912, Auxibie Simon loua la carrière à Mathieu Van Groenendaal, qui y installa pour la première fois le fil hélicoïdal. L'exploitation continua pendant la guerre de 1914-1918 avec seulement



*Tailleur de pierre travaillant avec la broche et le maillet et Joseph Leroy
1960.*

Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

76. A. VAN ITERSON, *Notice historique sur la carrière... op. cit.*, p. 39.

trois à cinq ouvriers. En 1920, Auxibie Simon prit la direction du travail pour le compte du locataire Van Groenendaal qui le dégagea de tout risque, lui paya un traitement et lui donna une prime au mètre cube de marbre achevé.

En 1921, Emery Simon succéda à son père comme propriétaire et directeur du travail.

L'exploitation de la carrière a été arrêtée depuis la mobilisation en 1938 jusqu'en fin 1948.

La *SA des Carrières Simon à Humain* fut créée le 28 août 1945. La société était membre de l'*Union des Carrières et Scieries de Marbre de Belgique* depuis 1947 environ. Emery Simon en était l'actionnaire principal, une partie appartenait au groupe Oscar Daffe⁷⁷.

Après la mort d'Emery Simon en 1949, son fils Auxibie Simon hérita de la carrière. Depuis lors, la carrière a connu une exploitation intense et continue. 25 ouvriers y travaillaient. Vers 1950 fut créée une petite usine destinée à fabriquer des cheminées en moellons en quantité assez importante, des tablettes de fenêtre et des pavements, ces derniers principalement pour la construction locale. On fabriquait également des plaquettes de marbre 1 face débrutie et 1 face sciée dans les dimensions de : longueur 8 à 36 cm et largeur 8 à 12 cm. Cette fabrication a dû être entreprise en raison du déclin des cheminées en moellons concurrencées par les plaquettes Streep importées d'Italie. À partir de l'année 1965, l'intérêt pour les cheminées en moellons déclinait fortement mais ces dernières étaient cependant encore fabriquées en 1975⁷⁸. Les bâtiments de ces ateliers se trouvent toujours de l'autre côté de la route Humain-Aye, sur un terrain fortement remblayé et rehaussé, sans doute avec les déchets de la carrière. Au milieu de ces bâtiments se trouve une cabine électrique en forme de tour carrée. Une seule photo nous est parvenue des tailleurs de pierre au travail dans ces ateliers. En 1964, le Père Albert van Itersen eut encore l'occasion de voir le sciage des masses rocheuses et des blocs de marbre, le coupage de ces derniers en tranches par des scies cylindriques et le polissage mécanique⁷⁹.

La carrière s'arrêta vers 1976.

LA TECHNIQUE D'EXTRACTION AU CÂBLE HÉLICOÏDAL DANS LES CARRIÈRES SAINT-REMY, SAINTE-BARBE, SAINTE-ANNE À ROCHEFORT, SAINT-HUBERT, OSCAR DAFÉ ET SAINT-MARTIN À HUMAIN ET DANS LA CARRIÈRE DE JAMODENNE AU XX^E SIÈCLE

Le câble hélicoïdal dans la carrière Saint-Remy à Rochefort au XX^e siècle

En juillet 1905, les travaux d'extraction avec le câble hélicoïdal étaient en cours quelques mètres plus vers l'intérieur de la carrière que le sommet de l'actuelle belle paroi nord-est. Les travaux d'ex-

77. P. DUMON, *Op. cit.*, p. 875.

78. *Ibidem.* 

79. A. VAN ITERSEN, *Notice historique sur la carrière... op. cit.*, p. 39.



Extraction de buffets devant l'actuelle belle paroi nord-est de la carrière Saint-Remy
 Photographie ancienne. 1^{er} juillet 1905.
 Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

traction au fil hélicoïdal se sont poursuivis dans la partie supérieure de la carrière le long des parois nord, nord-est, sud-est et sud-ouest. Les puits pour les armatures à poulies étaient taillés à la broche (ou pointe). Appuyé sur un genou, l'ouvrier creusait une petite tranchée circulaire autour de lui. Après en avoir déblayé la partie centrale, le rocteur approfondissait le puits et recommençait l'opération jusqu'au moment où ce puits avait atteint une profondeur de 6 à 7 mètres. À ce moment, il fallait prévoir un système d'aération car la poussière s'accumulait et l'air manquait au *puisatier*. Le creusement d'un puits, qui devait finalement atteindre 11 à 12 mètres, progressait d'environ un mètre par semaine. Deux hommes y travaillaient à tour de rôle, pendant 12 heures, de jour comme de nuit. On s'éclairait au crasset, une lampe à pétrole⁸⁰.

À partir de 1911, l'infrastructure de la carrière a été améliorée : des bâtiments en moellons de marbre remplaçaient les constructions vétustes existantes⁸¹. Au moins deux bâtiments ont été renouvelés à cette époque : le bâtiment hébergeant la machine pour le câble hélicoïdal, près de l'entrée, et la petite cabane en bois près de la paroi septentrionale.

80. CENTRE D'HISTOIRE ET DE TECHNOLOGIES RURALES, *Op. cit.*, p. 30.

81. A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, p. 18.



*Le bâtiment de la machine édifié en moellons de marbre et la voie ferrée pour la montée des chariots
Liège, Musée de la Vie wallonne.*

En 1912, on eut recours à une technique nouvelle : le sciage horizontal au câble hélicoïdal en couchant les armatures avec les poulies. Des coins en fer enfoncés dans une entaille à la base du buffet permettaient de soulever un peu la masse tout en évitant le calage du câble hélicoïdal⁸².

82. Témoignage de Joseph Jaumotte habitant Havrenne, recueilli par René Genette de Rochefort sur base d'un questionnaire établi par Frans Doperé, dans J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Marbres jaspés de Saint-Remy... op. cit.*, pp. 143-149.



Rochefort — St-Remy Carrières de marbre rouge

Située à 4 km. de Rochefort, au milieu d'un site charmant, ouverte et mise en valeur par les moines de St-Remy du XIV^e au XVII^e siècle, cette exploitation appartient actuellement à une société. Aux parois de la galerie à ciel ouvert qui introduit au centre de la carrière, on distingue encore nettement les traces des anciens moyens d'extraction. Les fils d'acier qui scient en tous sens une épaisseur journalière de 40 à 45 cm² détachent des blocs de marbre rouge très recherché, classé en trois espèces : 1^o le bien de St-Remy, 2^o La Griotte, 3^o Le Royal.
E. Desaix, édit. Bruxelles — Reprod. interd.

Vue plongeante de la carrière avec plusieurs installations de sciage au câble hélicoïdal et la cabane primitive dans l'angle septentrional

Carte postale E. Desaix,

La Belgique historique, Bruxelles.

Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.



Le nouveau bâtiment en moellons de marbre qui remplaça l'ancienne cabane en bois

Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

En 1913, la locomobile de 1890 fut remplacée par un moteur à gaz de charbon. En 1914, la carrière occupait 35 ouvriers. Le travail fut interrompu pendant la guerre mais reprit aussitôt en 1918⁸³.

Vers 1920 fut introduit le marteau-perforateur pneumatique⁸⁴. Il reste très peu de traces de l'utilisation de cet outil dans la carrière : un seul puits pour poulies caché aujourd'hui au milieu de la carrière.

En 1921 on installa une pompe au ruisseau du Biran pour alimenter la carrière en eau, notamment pour le sciage au câble hélicoïdal.

Une photo de la carrière de Saint-Remy datée de 1922 montre toujours le même bâtiment en moellons de marbre près de la paroi septentrionale de la carrière. Depuis juillet 1905, l'extraction de

83. A. VAN ITERSOM, *Historique de la Carrière de marbre...* op. cit., p. 18.

84. Fr. GOHY et Fr. TOURNEUR, *Op. cit.*, p. 50.



La carrière Saint-Remy en 1922

De gauche à droite : le bâtiment qui a remplacé la cabane en bois, la large paroi septentrionale et la belle paroi nord-est.

À l'avant, deux ouvriers font rouler un bloc de marbre sur des rouleaux en bois.

Le bloc est tiré par un câble actionné par le grand treuil près de l'entrée de la carrière.

Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

la belle paroi nord-est avait avancé à tel point que le deuxième buffet (en-dessous de celui encore en cours d'extraction en 1905) avait déjà disparu. Un examen des parois des puits pour les poulies correspondant à ce niveau inférieur d'extraction montre que ces puits inférieurs étaient toujours taillés à la broche (ou pointe). Cette observation permet de relier de nouveau les parois nord, nord-est, et sud-est en une seule nouvelle grande phase d'extraction. Alors que la belle paroi nord-est montre les traces de deux buffets extraits successivement, l'un en-dessous de l'autre, la grande paroi sud-est montre une succession verticale de trois buffets extraits. Cette technique d'extraction des puits resta inchangée jusqu'en 1927.

Vers 1926–1927, les parties hautes de la paroi nord-ouest, à droite de la grande paroi du XVIII^e siècle, se sont effondrées⁸⁵.

85. Selon une photo datée de 28-06-1927 (Archives R. Genette à Rochefort).



La belle paroi nord-est de la carrière Saint-Remy

On remarque les traces de trois buffets successifs : le premier extrait en 1905 (en haut),
le second avant 1922 (au centre), le troisième à partir de 1927 (en-dessous).



La grande paroi sud-est de la carrière Saint-Remy
On remarque également les traces de trois buffets successifs.

Les années 1927 et 1928 marquent une rupture importante dans les techniques d'extraction de la carrière de Saint-Remy. En effet, à cette époque, fut installée une grande perforatrice cylindrique pour le creusement des puits pour les poulies⁸⁶. À partir de ce moment, les parois des puits forés sont quasiment lisses et montrent uniquement des traces horizontales circulaires provoquées par la rotation de la grande perforatrice cylindrique.

P. Dumon décrit la transition de la taille à la broche (ou pointe) pour le creusement des puits pour les armatures à poulies pour le câble hélicoïdal vers la grande perforatrice dès 1885 : *Le système de sciage au fil est facilité grâce à des puits forés à la perforatrice (à la grenaille) de 90 cm de diamètre (parfois aussi de 60 et même 40 cm) dès 1885. Toutefois, ce forage étant assez difficile avec les câbles téléodynamiques, les puits ont souvent été forés à la main jusqu'en 1914 et même 1920 : trace ronde en couronne de 90 cm de diamètre extérieur et de 80 cm de diamètre intérieur, sur 10 cm de hauteur, faite à la pointe, puis enlèvement grâce à une petite mine à la poudre noire. On voit encore de ces puits dans de nombreuses carrières anciennes*⁸⁷.

À partir de ce moment, l'ensemble de la carrière a été approfondi en-dessous des traces de sciage au câble hélicoïdal de la période 1890-1927, déjà décrites ci-avant, en laissant une marge assez large entre les parois des deux phases de l'extraction.



Grande perforatrice cylindrique pour le creusement des puits pour armature à poulies
Rance, Musée du Marbre.



Puits pour armature à poulies foré à l'aide d'une grande perforatrice cylindrique dans la carrière Saint-Remy
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

86. A. VAN ITERSSEN, *Historique de la Carrière de marbre...* op. cit., p. 19. Malgré cette technologie innovatrice, Joseph Jaumotte aurait encore creusé des puits à la broche (ou pointe) et à la poudre noire, entre 1946 et 1950.

87. P. DUMON, *Op. cit.*, p. 990.



Vue générale de la carrière Saint-Remy vers le nord-est
 En bas à gauche, la petite paroi du dernier approfondissement de la carrière à partir de 1927-1928.
 Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

En 1929, fut construit un pont au-dessus de la route de Rochefort vers Humain pour l'évacuation des déchets sur un terrain en contrebas du grand chantier à l'extérieur de la carrière⁸⁸.



*Pont utilisé pour l'évacuation des déchets d'extraction
 et de débitage en 1929*
 Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.



*Esplanade du chantier de la carrière Saint-Remy
 avec le pont en arrière-plan*
 Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

88. A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, p. 19.





la carrière de Marbré Remy
à Rochefort

au 1/400



Le 1^{er} mai 1930, la firme Merbes-Sprimont, devenue copropriétaire de la carrière, a modernisé l'appareillage, l'électrification, les treuils ainsi que les techniques d'extraction. Le fil hélicoïdal pour scier le marbre avait un kilomètre de longueur, les fils du chantier 535 ou 565 m avec une vitesse idéale du fil de sciage de 35 km à l'heure. Sur une longueur de marbre à scier d'environ 10 à 14 m, on descendait en moyenne de 8 cm par heure⁸⁹. Le nombre d'ouvriers s'élevait à 15 hommes. En cette même année fut réalisé un plan général de la carrière et des environs immédiats. Ce plan permet de localiser les espaces et les bâtiments qui faisaient alors partie de l'ensemble du site industriel de la carrière. En partant du chemin de Rochefort à Humain et en suivant le sentier vers la carrière, on rencontrait d'abord une première remise, ensuite près de l'actuelle grande surface du chantier, bordée par un quai de chargement en blocs de marbre sciés toujours en place, se trouvait une grande remise et un treuil. Sur le bord de ce chantier se trouvaient aussi le bureau, le bâtiment des ouvriers (le réfectoire) et la forge. Le chantier donnait d'autre part sur le pont construit en 1929, qui enjam-bait le chemin de Rochefort à Humain. À l'intérieur de la carrière, près de l'entrée, se trouvaient le bâtiment pour la machine, une construction plus petite pour le treuil et, un peu plus haut, un



*Bâtiment qui hébergeait, de gauche à droite, le bureau, le réfectoire des ouvriers et la forge
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.*

← *Plan général de la carrière de Saint-Remy (détail)*
1930.
Rochefort, Abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

89. A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, p. 19, note 1.

réservoir. Ce plan permet de constater aussi qu'une longue galerie d'exhaure partait de l'angle entre la paroi nord-ouest et nord pour déboucher près du chemin de Rochefort à Humain. Cette galerie taillée dans le schiste est actuellement inaccessible et éboulée près de son débouché. Le Père Albert



Le bureau avant sa démolition
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

van Iterson en donne les mesures : longueur : 85 m ; largeur : 1,20 - 1,50 m ; hauteur : 0,40 - 1,80 m. L'accès se faisait par un puits vertical dans le marbre⁹⁰.

90. A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, pp. 18-19, note 4. Cette galerie était encore en usage entre 1946 et 1951 comme l'affirme Joseph Jaumotte, qui devait la nettoyer.



Bancs extraits à la « haveuse » autour du puits contre la grande paroi sud-est

Entre 1932 et 1936, et aussi à partir de 1938, les travaux d'extraction ont été interrompus suite à la crise économique et, par après, à cause de la mobilisation générale. Afin de protéger tous les outils en fer et en acier sous l'eau pendant la guerre de 1940-1945, Gilles Jaumotte avait bouché le trou d'exhaure de la carrière. En août 1945, l'extraction fut reprise avec l'approfondissement de la carrière de 5 à 6 mètres, ce qui nécessita l'installation en 1950 d'un grand câble-grue pour remonter les blocs et un pompage continu⁹¹. Le moteur à gaz de charbon, installé à côté de l'entrée de la carrière en 1913, fut remplacé en 1953 par un moteur Diesel avec dynamo pour les moteurs des deux treuils de la carrière. Ce moteur Diesel a fonctionné jusqu'en 1957⁹².

En 1954, la carrière fut fermée, mais plusieurs photos de cette époque montrent que la paroi septentrionale s'était effondrée et que l'amas de pierres formait un éventail de pierres presque jusqu'au milieu de la carrière. On peut donc penser que la fermeture de la carrière pourrait avoir un rapport avec cet accident mais il est vrai aussi que l'intérêt pour les marbres belges avait beaucoup diminué à cette époque. Le 9 octobre 1957, la société Merbes-Sprimont devint seule propriétaire de la carrière⁹³.

Le 25 août 1967, le journal *La Meuse-la Lanterne* annonça *13 ans après sa fermeture, la carrière de marbre de St-Remy (Rochefort) reprend ses activités*. La carrière a été approfondie entre la paroi nord, nord-est et sud-est. L'approfondissement devant la grande paroi sud-est date également de cette époque. Le marbre n'était plus scié avec le câble hélicoïdal, mais avec une *haveuse*, une machine qui se déplace sur rails et qui est munie d'une *lame-bras*. Les *haveuses* furent introduites dans le monde des carrières en 1950. Ces machines peuvent passer de la position horizontale de *havage* à la position verticale de *rouillage*⁹⁴. Les blocs sciés par la *haveuse* étaient détachés de la paroi sud-est par des perforations verticales.

Le câble hélicoïdal dans les carrières Sainte-Barbe et Sainte-Anne à Rochefort au xx^e siècle

Le long du chemin de Rochefort vers Humain, 600 m plus vers le nord-est que le chemin qui conduit vers la carrière Saint-Remy, se trouve un terrain plat, aujourd'hui occupé par une maison et un jardin. Ce terrain communique avec les sites de deux anciennes carrières, encore à peine visibles dans le bois⁹⁵. Le chemin le plus long vers le sud menait vers l'ancienne carrière Sainte-Barbe. L'ancienne carrière Saint-Anne est presque directement accessible à partir de ce même terrain. La position de ce terrain plat communiquant avec deux carrières suggère qu'un seul maître de carrière exploitait ces deux carrières et que la maison et le jardin occupent l'emplacement de l'ancien chantier de ces deux carrières.

91. A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, p. 19.

92. Nous remercions Joseph Jaumotte pour ce renseignement.

93. A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, p. 19.

94. CENTRE D'HISTOIRE ET DE TECHNOLOGIES RURALES, *Op. cit.*, pp. 30-17 ; Fr. GOHY et Fr. TOURNEUR, *Op. cit.*, p. 50.

95. P. DUCARME, F. GOHY et F. TOURNEUR, *Les carrières de marbre rouge de la région entre Rochefort et Humain*, dans A. DIERKENS, J.-M. DUVOSQUEL et N. NYST (dir.), *L'ancienne église abbatiale de Saint-Hubert* (Études et Documents, Monuments et Sites, 7), Namur, 1999, pp. 84-85.



Traces de sciage au câble hélicoïdal dans l'ancienne carrière Sainte-Anne à Rochefort

L'ancienne carrière Sainte-Barbe se trouvait à 200 m au nord-est de la carrière Saint-Remy. Le gisement fut découvert vers 1890-1895 et on y a scié des blocs jusqu'en 1907⁹⁶. Le reste a été concassé. Cette carrière n'est plus visible aujourd'hui car elle est complètement ensevelie par les blocs et les déchets de la carrière Saint-Remy.

L'ancienne carrière Sainte-Anne se trouve à 430 m au nord-est de la carrière Saint-Remy. Elle est toujours visible au moins partiellement. Il s'agit d'une tranchée relativement étroite avec des traces du sciage au câble hélicoïdal. La partie inférieure de cette carrière semble avoir été comblée.

Le câble hélicoïdal dans les deux carrières Saint-Hubert à Humain au xx^e siècle



Au sud et au-dessus de l'ancienne carrière saint-Hubert se trouve une longue tranchée sciée au câble hélicoïdal. Cette tranchée isolée n'a pas mené à une nouvelle exploitation de cette carrière. D'après le témoignage de Célestin Motet, des trous de prospection ont été creusés autour des carrières Saint-Hubert entre 1967 et 1972. Ces trous sont toujours visibles dans le bois au sud-est de la carrière. Il nous semble plausible de situer la longue tranchée sciée vers la même époque ou un peu avant.

96. A. VAN ITERSON, *Historique de la Carrière de marbre... op. cit.*, p. 18, note 3.

On peut distinguer deux phases dans l'extraction de la nouvelle carrière Saint-Hubert, une première phase caractérisée par le creusement de tranchées à la broche autour des blocs, une deuxième phase après l'introduction du câble hélicoïdal. Nous savons d'autre part que la nouvelle carrière Saint-Hubert fut ouverte une première fois vers 1880, qu'elle a fonctionné jusqu'au début du ^{xx}^e siècle et qu'elle a ensuite connu une deuxième période d'activité entre 1923 et 1930⁹⁷. Cela nous incite à conclure que l'extraction à la broche peut probablement être reliée à cette première période et l'extraction au câble hélicoïdal à la seconde. Le Père Albert Van Iterson signale en plus que l'ancien bâtiment des machines, avec la forge, date de 1913, et la maison du gardien de la carrière de 1923 et que ces deux constructions sont en marbre⁹⁸. De tout cela on peut conclure qu'il était prévu de démarrer l'extraction au câble hélicoïdal un an avant le début de la première guerre mondiale, que les machineries étaient peut-être déjà mis en place, mais que l'extraction proprement dite ne commença qu'après la guerre, donc probablement en 1923.

Il faut donc tenir compte de la possibilité que des ébauches de l'extraction au câble hélicoïdal datant encore d'avant la première guerre mondiale pourraient exister dans la carrière. Avant d'explorer cette possibilité il est nécessaire d'avoir une idée des activités en 1923 ou peu après. Nous disposons d'une photo de la carrière datant de 1925. Elle montre une activité de préparation de l'extraction par le câble hélicoïdal concentrée surtout dans la partie nord-est de la carrière. On y voit des buffets en forme de trois grandes marches, mais qui ne semblent pas encore avoir subi beaucoup d'activités d'extraction car le buffet inférieur montre encore une paroi irrégulière ; au-dessus de ce premier buffet et contre la paroi du deuxième buffet, se trouvent toujours des restes du relief naturel de la grande pente à droite toujours existante. La photo de 1925 montre surtout que des tranchées longues et profondes furent sciées de part et d'autre de cette succession de trois buffets. Le point le plus éloigné de la tranchée de gauche semble correspondre au puits pour armature à poulies à gauche de la grande paroi visible aujourd'hui. Le poteau sur le sommet du massif dans la prolongation de la tranchée de droite pourrait indiquer qu'une armature à poulies a été mise en place à l'endroit



La nouvelle carrière Saint-Hubert montrant les travaux préalables à l'extraction au câble hélicoïdal
Photographie ancienne. 1925.
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.



La nouvelle carrière Saint-Hubert
Photo prise en 2012 à partir du même endroit que la photographie de 1925.
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.



97. A. VAN ITERSON, *Au pays de Rochefort... op. cit.*, p. 180.

98. *Id.*, pp. 180-181.



La grande paroi nord-est dans la nouvelle carrière Saint-Hubert



*Relief naturel dans la partie sud-est
de la nouvelle carrière Saint-Hubert,
à droite de la grande paroi nord-est (ci-contre)*



*Tranchée vidée mais non sciée dans l'angle
septentrional de la paroi nord-ouest
(ensemble et détail)*

du puits à droite de la même grande paroi actuelle. Cela signifie que la préparation de l'extraction complète de la partie centrale et nord-est jusqu'à la grande paroi actuelle fut déjà achevée en 1925. La photo ne permet pas de se faire une idée des activités d'extraction dans la partie nord-ouest de la carrière. Une autre tranchée sciée mais pas vidée est toujours visible dans l'angle septentrional de la paroi nord-ouest.

Un puits pour armature à poulies apparemment inachevé dans l'angle de l'excavation à la broche à gauche du débouchement du couloir d'entrée pourrait représenter la toute première tentative de taille d'un puits pour armature à poulies. On y voit aujourd'hui le début de l'arrondi du puits, surmonté d'une profonde entaille, dans laquelle l'ouvrier qui devait tailler le puits pouvait accrocher son échelle. Plus haut, une ligne taillée indiquant sans doute la limite de la zone à tailler encore au-dessus du puits proprement dit afin de faciliter le placement de l'armature à poulies. Comme cette zone n'a pas été achevée on peut penser soit à une interruption des travaux liés aux événements

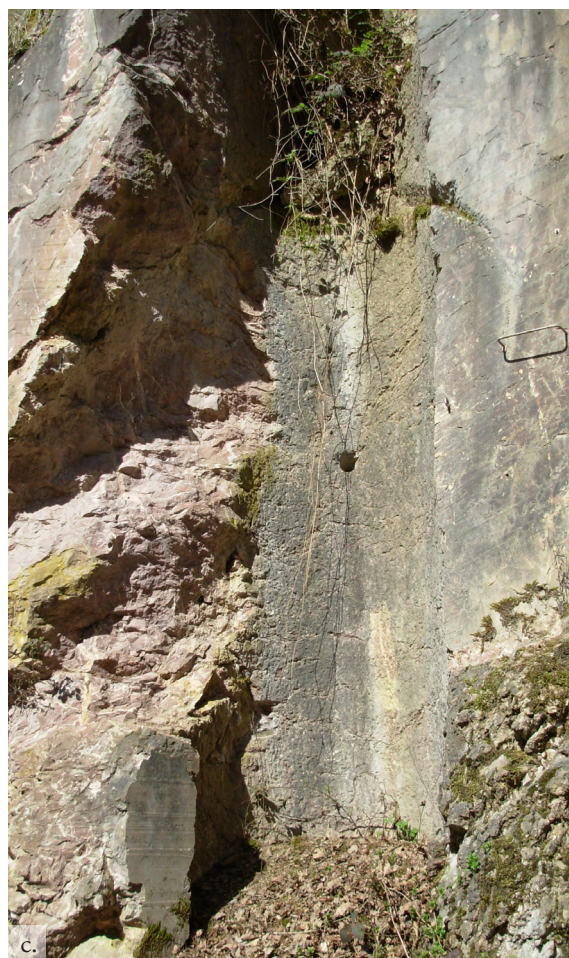


Ébauche de puits pour armature à poulies avec entaille pour accrocher l'échelle de l'ouvrier taillant le puits et ligne verticale délimitant la zone à tailler au-dessus du futur puits

de la première guerre mondiale, soit à un arrêt des travaux en cet endroit précis parce qu'on serait passé sous le marbre et arrivé dans le schiste. Ces deux possibilités pourraient donc avoir eu lieu vers 1913 quand furent installés les machines dans le bâtiment devant le couloir d'entrée de la carrière. On ne peut cependant pas exclure non plus que ce puits inachevé n'aurait été entamé que vers la fin des travaux d'extraction en 1930. Il pourrait donc s'agir d'une toute dernière tentative pour approfondir l'extraction.

Pour ce qui concerne la chronologie relative de l'extraction au câble hélicoïdal de la paroi nord-ouest, il est possible d'affirmer que la moitié septentrionale a été exploitée avant la moitié méridionale. La limite se trouve à gauche du puits pour armature à poulies central. Une petite partie de paroi de marbre sciée au câble hélicoïdal perpendiculaire à la paroi nord-ouest y est restée en place.

Tous les puits pour armature à poulies étaient taillés à la broche. Leur diamètre est d'environ 1 m, ce qui est plus large que les puits réalisés par une perforatrice cylindrique mécanique, mais cela s'explique parce qu'ils sont tous taillés à la broche et qu'il faut donc de la place pour un ouvrier agenouillé. L'eau pour le sciage au câble hélicoïdal était puisée dans la pâture en face de l'entrée de la



- a. La paroi nord-ouest de la nouvelle carrière Saint-Hubert
- b. La moitié septentrionale de la paroi nord-ouest avec, à gauche, le puits limitant cette phase d'extraction
- c. Le puits central de la paroi nord-ouest avec, à gauche et en bas, un petit fragment de paroi sciée qui délimite la première phase d'extraction de la paroi nord-ouest



Puits pour armature à poulies taillé à la broche dans la partie méridionale de la paroi nord-ouest

carrière⁹⁹. Une emboîture à la limite supérieure d'un buffet de la grande paroi correspond sans doute à l'emplacement d'un coin pour démarrer le mouvement et puis l'abattage du buffet.

Le bâtiment hébergeant la/les machine(s) pour la mise en action du câble hélicoïdal, actuellement en ruines et envahi par la végétation, se trouve dans l'axe du couloir d'entrée de la carrière. Une photo de 1925 permet de mieux interpréter les vestiges subsistants. La façade de ce bâtiment n'existe plus. Les ruines actuelles correspondent à l'arrière de ce bâtiment, dont la partie avant a été démolie dans le cadre d'une transformation profonde de cette petite usine. Les murs sont édifiés en moellons de marbre, les montants de la seule fenêtre en marbre taillé à la broche et pourvue d'une ciselure périphérique, le linteau en marbre scié. L'encadrement de la porte est un amalgame de différents matériaux en provenance de la carrière : un montant est édifié avec des blocs taillés à la broche linéaire oblique comme la première phase de l'extraction, l'autre montant postérieur est un mince pilier en briques, le linteau est partiellement en marbre scié et partiellement composé de deux rails en provenance de la voie ferrée de la carrière. Ces maçonneries remontent probablement pour une



a.



b.



c.

- a. *Le bâtiment de la/les machine(s) pour la mise en action du câble hélicoïdal de la nouvelle carrière Saint-Hubert*
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.
b. *Les ruines du bâtiments de la/les machines*
c. *Montant taillé à la broche de la fenêtre du bâtiment*

99. L'information sur l'eau de sciage nous a été communiquée par Célestin Motet d'Havrenne, ancien carrier de la carrière Saint-Remy et de la carrière Lhoist. Qu'il en soit vivement remercié.



Deux rails de la voie ferrée de la carrière réutilisés comme linteau intérieur de la porte du bâtiment de la/les machines



Les deux nouveaux pylones en béton érigés entre 1925 et 1930

bonne partie à 1913 alors que la disparition de la façade et son remplacement par la nouvelle de la photo de 1925 remontent probablement à 1923, date du redémarrage des activités dans la carrière. Les maçonneries basses en briques couvertes d'un toit en tôles à droite du bâtiment principal sur la photo de 1925 appartiennent probablement à la forge de 1913 mentionnée par le Père Albert Van Iterson. Ces maçonneries existent toujours, bien en avant du bâtiment ruiné actuel et pas à droite comme sur la photo de 1925, ce qui prouve bien que le bâtiment en ruines actuel est une forte réduction du bâtiment qui existait en 1925. À droite et à gauche du bâtiment de la photo de 1925, un pylône en brique soutenant des axes en fer munis de poulies qui actionnaient le câble hélicoïdal de la carrière et de la scierie dont on voit une partie des armatures à droite du bâtiment. Le pylône de gauche est toujours debout, celui de droite est renversé mais toujours sur place bien qu'à peine visible sous la végétation. Toujours à droite du bâtiment mais plus reculé que l'ancien pylône en briques, deux nouveaux pylônes en béton. La date de leur érection doit probablement être située entre 1925 et 1930, date de l'arrêt des activités dans la carrière.

La chronologie relative de la nouvelle carrière Saint-Hubert se dessine maintenant comme suite. Après l'extraction à la broche à partir de 1880 jusqu'au début du ^{xx}e siècle, la machine pour le câble hélicoïdal fut installée en 1913, mais il est incertain s'il y a déjà eu de l'extraction avant la première guerre mondiale. Lorsque l'exploitation de la carrière fut redémarrée en 1923, le bâtiment de la/les machine(s) subit d'importantes transformations, deux grandes tranchées furent sciées des deux côtés des futurs buffets de marbres à partir du milieu de la carrière jusqu'aux deux grands puits des deux côtés de la grande paroi actuelle, suivi de l'extraction proprement dite. L'extraction de la moitié septentrionale le long de la paroi nord-ouest fut peut-être mise en œuvre en même temps ou immédiatement après. Suivit finalement l'extraction de la moitié méridionale de la paroi nord-ouest. La carrière s'est arrêtée après l'approfondissement de son niveau à la barre à mine par la société Oscar Daffe¹⁰⁰ livrant du matériel pour le concasseur qui se trouva un peu plus loin vers Humain.

100. Nous remercions Joseph Jaumotte pour cette information.



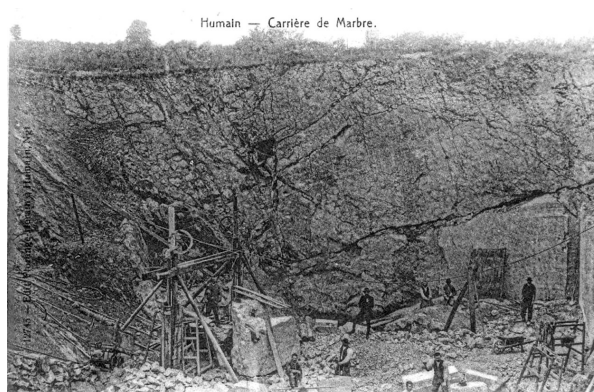
*Trous de forage à la barre à mine sous le niveau inférieur du puits pour armature à poulies
dans la partie septentrionale de la paroi nord-ouest*

Le câble hélicoïdal dans la carrière Oscar Daffé à Humain, la *carrière aux outils*, au ^{xx}e siècle

Cette carrière est accessible à partir de la route qui monte le Cocrai au sud. Il y a deux chemins d'accès qui permettent de définir une chronologie relative pour l'extraction au câble hélicoïdal dans cette carrière. Le chemin le plus ancien est un chemin creux assez étroit mais qui va droit vers la carrière à partir de la route. Là où ce chemin creux débouche aujourd'hui dans la carrière, il n'en permet plus l'accès car il est situé trop haut vis-à-vis du niveau actuel. À l'origine il débouchait directement au niveau de travail comme illustré par une ancienne carte postale. On le repère bien derrière l'armature de sciage par la présence de deux voies ferrées parallèles. Pour la facilité de la discussion, nous parlerons de la *phase ancienne*. Le deuxième chemin d'accès contourne quasi complètement la carrière et descend finalement en pente jusque dans le fond de la carrière actuelle, exactement sous l'arrivée de l'ancien chemin creux. Nous parlerons de la *phase récente*.



Débouchement de l'ancien chemin creux
dans la carrière O. Daffé



La grande paroi sud de la carrière O. Daffé
pendant le 1^{er} 1/4 du ^{xx}e siècle
Carte postale.

Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

Pour la phase ancienne, nous nous référons à l'ancienne carte postale qui montre la grande paroi sud-ouest de la carrière. Cette paroi existe toujours. Cette paroi (phase ancienne) montre à son tour deux sous-phases séparées par la hauteur maximale du puits cylindrique pour le placement d'une armature à poulies pour le câble hélicoïdal dans l'angle droit (à droite sur la carte postale). La moitié supérieure de la paroi a été sciée à l'origine, mais il est difficile aujourd'hui de le voir car la paroi actuelle rugueuse ne conserve quasiment plus aucune trace de ce travail d'extraction. La raison n'est pas difficile à trouver car la paroi sur la carte postale est déjà fortement fracturée et a perdu toute sa surface sciée depuis lors. Il est en effet possible de voir en un seul endroit que cette paroi a perdu au moins 20 à 30 cm d'épaisseur après le sciage.

Le puits cylindrique dans l'angle droit de la carrière (à droite sur la carte postale) correspond à une deuxième sous-phase de la phase ancienne de l'extraction au câble hélicoïdal. Cet angle droit et le puits cylindrique existent toujours et l'intérieur du puits est taillé à la broche mais cela ne nous aide guère pour une datation fine car le fil hélicoïdal fut déjà introduit dans la carrière Saint-Remy à Rochefort en 1890 avec des puits taillés à la broche, alors que la même technique était toujours en



La grande paroi sud-ouest de la carrière O. Daffé en 2013

vigueur entre 1923-1930 dans la carrière voisine Saint-Hubert. La grande perforatrice cylindrique fut installée dans la carrière Saint-Remy en 1927-1928. Si on peut extrapoler ces données, il faudrait situer la deuxième sous-phase de la phase ancienne de la carrière Oscar Daffé entre 1890 et 1930, ce qui fait toujours une période de quarante ans. Les traces courbées du sciage sont bien visibles sur la carte postale à gauche du puits cylindrique. Tout à fait à gauche, une armature de sciage au câble hélicoïdal avec un ouvrier. Les câbles qui l'actionnent viennent de l'ancien chemin creux (à gauche). Cela indique que la machine qui actionnait le câble hélicoïdal devait se trouver probablement entre la route et le début de l'ancien chemin creux. Le total des personnes (ouvriers mais probablement aussi des membres de la direction) travaillant dans cette carrière s'élève à huit personnes.

À partir du moment où on décida d'approfondir la carrière jusqu'au niveau actuel, l'ancien chemin creux perdit sa fonctionnalité. Le nouveau chemin d'accès devait contourner trois quarts de la carrière pour descendre finalement vers le nouveau niveau de fond. Le sciage au câble hélicoïdal continuait, toujours devant la même paroi sud-ouest. Cette extraction n'a pas été achevée car un énorme massif sous l'ancien puits cylindrique est resté sur place malgré le fait qu'il avait été scié contre les parois sud-ouest et nord-ouest. Pour le sciage le long de la grande paroi sud-ouest, une entaille verticale brute a été taillée dans l'angle gauche de la paroi pour permettre le placement d'une armature à poulies. Les machines pour actionner le câble hélicoïdal se trouvaient dans un bâtiment carré construit en blocs de béton au nord-est de la carrière. Ils en restent deux socles. La fonction de ce bâtiment est facile à démontrer par les trous qui devaient laisser passer le câble hélicoïdal.



Fente de sciage au câble hélicoïdal contre la paroi sud-ouest de la carrière O. Daffé



Bâtiment pour la machine qui actionnait le câble hélicoïdal de la carrière O. Daffé

La fin de la carrière comme vraie carrière de marbre se laissait pressentir par deux observations. D'abord par la méthode utilisée pour essayer d'enlever, apparemment en dernière instance, un angle du grand massif de marbre resté en place dans le fond de la carrière. Au lieu de le scier au câble hélicoïdal, des trous alignés verticalement ont été forés et plusieurs types d'outils utilisés dans l'espoir de provoquer des fissures afin de pouvoir enlever le bloc. Un retour maladroit vers la technique d'extraction du XVIII^e siècle ! Cette opération fut sans succès et les outils laissés sur place, calés à jamais dans leur trou foré. Il est clair qu'une tentative d'extraction aussi peu professionnelle ne fut possible qu'après l'arrêt de l'extraction au câble hélicoïdal. Ensuite la présence d'un grand nombre de trous pour barre à mine forés dans tous les sens, surtout dans la paroi nord-ouest, indiquant



Spigot et une série de trous forés dans la carrière O. Daffé



Trou pour barre à mines dans la paroi nord-ouest de la carrière O. Daffé



*Deux spigots et une fleurette calés dans leur trou
dans la carrière O. Daffé*



Vue générale des deux bâtiments du concasseur du Cocrai à Humain

que l'extraction fut détournée de la production de marbre vers le concassage. Les explosifs étaient stockés dans un petit bâtiment en blocs de béton et fermé par une porte en bois et une en fer, situé dans une longue tranchée creusée dans le schiste à une certaine distance du concasseur. Deux inscriptions identiques largement effacées ou rongées par la rouille indiquent encore vaguement le contenu : *150 Ka [...]/ 300 Détona[teurs]/ 250 mètres*. La longue tranchée semble avoir été creusée pour communiquer avec la carrière Oscar Daffé, ce qui aurait facilité le transport vers le concasseur, mais ce projet n'a pas abouti.

Le concasseur se trouve au nord-est de la carrière, près de la route vers Humain au nord de la colline du Cocrai. Il est composé de deux bâtiments, l'un au-dessus de la colline, le deuxième en bas au niveau du chemin débouchant sur la route vers Humain. Le bâtiment supérieur hébergeait les machines du concasseur. Il n'en reste plus que les deux socles. Près du bâtiment des machines se trouve une machine (déplacée) pour actionner le tapis roulant pour déverser les grenailles dans le bâtiment du trieur en bas. Le bâtiment du trieur, dont les fondations sont creusées dans le schiste, est construit en moellons de marbre et blocs en béton et comporte un couloir central accessible par une porte et deux conteneurs pour les différents modules des grenailles de part et d'autre. Les quatre déverseurs en fer sont munis d'une manivelle pour ouvrir la vanne et de deux crochets pour y accrocher les sacs à remplir.

Finalement, il est intéressant de signaler la présence d'une série de tranchées de prospection au sud des carrières voisines Saint-Hubert et Oscar Daffé. D'après le témoignage de Célestin Motet, cette prospection a eu lieu entre 1967 et 1972. Cette prospection resta cependant sans suites pour l'extension de ces carrières.



a.



b.



c.



d.



e.



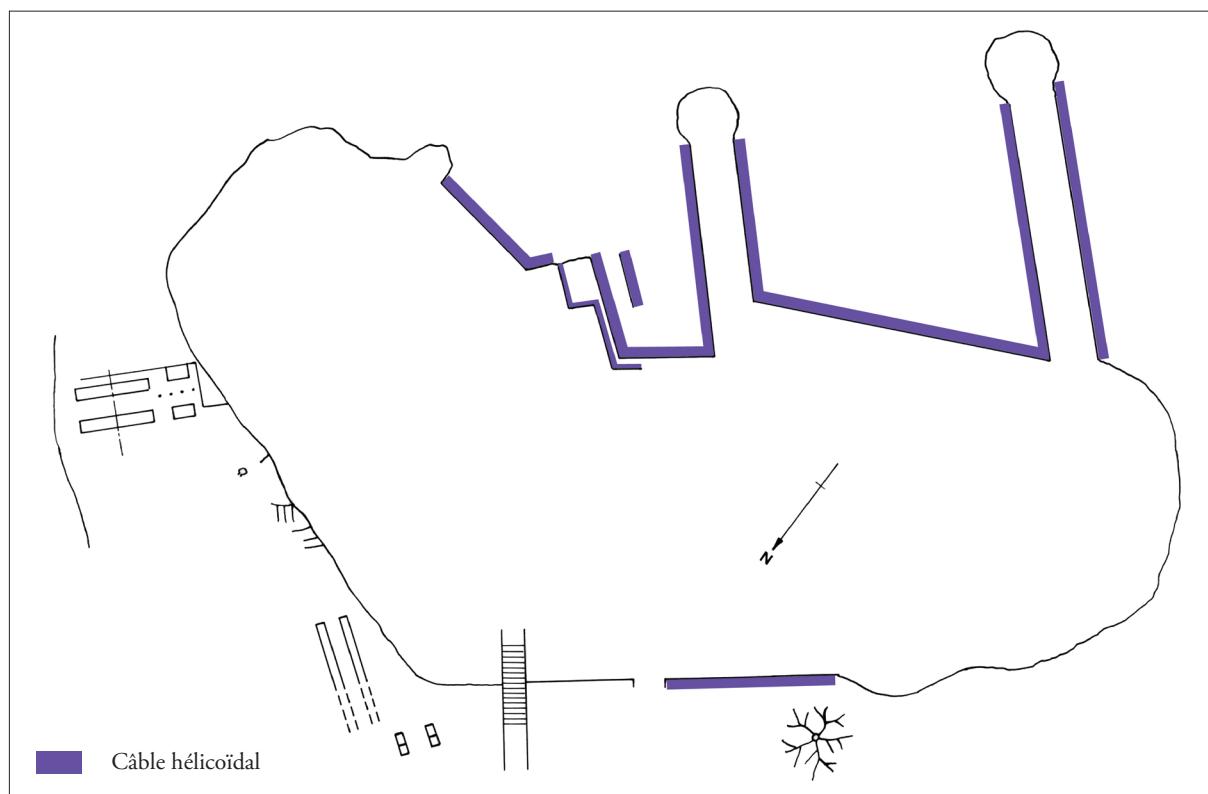
f.

- a. *Intérieur du bâtiment des machines du concasseur avec les deux blocs des machines disparues*
- b. *Machine pour actionner le tapis roulant du concasseur*
- c. *Façade du bâtiment du trieur du concasseur*
- d. *Vue plongeante du bâtiment du trieur*
- e. *Déverseur du bâtiment du trieur*
- f. *Tranchée de prospection au sud des carrières Saint-Hubert et O. Daffé*

Le câble hélicoïdal dans la carrière Saint-Martin à Humain au xx^e siècle

Le câble hélicoïdal fut introduit dans la carrière Saint-Martin à Humain en 1912 ou peu après. Toutes les traces encore visibles actuellement sur les parois de la carrière inondée sont le résultat d'extractions au câble hélicoïdal¹⁰¹. Il est donc difficile d'établir une chronologie relative précise entre les différentes parois sciées et les parties inondées restent de toute façon exclues de l'étude.

Néanmoins nous disposons d'une photo de 1920 et de deux photos de 1935 couvrant la partie orientale de la carrière actuelle et prise vers la route Humain-Aye. La partie sud-ouest de la carrière qui aujourd'hui longe la route n'existait pas encore¹⁰². La paroi de marbre longée par la voie ferrée descendante, sur la photo générale de 1935, a disparu ultérieurement pour permettre d'entamer la partie sud-ouest de la carrière actuelle. On devine la route derrière le bâtiment couvert d'une toiture blanche. Ce bâtiment hébergeait un treuil pour actionner les poulies de la carrière et probablement



Plan schématique de la carrière Saint-Martin à Humain avec indication de la technique d'extraction

101. Nous remercions Marie-Thérèse Delhaie, propriétaire actuelle de la carrière Saint-Martin, qui nous a autorisé à y pénétrer pour l'étude des traces d'extraction.

102. Cela est confirmé par la carte de l'Institut cartographique militaire, feuille 54 Marche, 1920 (voir note 53). Il y avait, à cette époque, un massif rocheux en forme de L avec au milieu uniquement l'aile orientale de la carrière actuelle.



a. et b. *Vues de la carrière Saint-Martin vers l'ouest*
 Photographies anciennes. 1920 et 1935.
 Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.
 c. *Buffet abbatu dans la carrière Saint-Martin*
 Photographie ancienne. 1935.
 Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

aussi la double poulie ou *poulie folle*, suspendue au-dessus de la carrière et qui n'a disparu que très récemment. De l'emplacement de ce treuil ne subsistent plus aujourd'hui que les deux murs parallèles en briques en forme de contreforts bas. Ces deux murs sont déjà visibles sur les photos de 1920 et 1935. La paroi rocheuse pointue sciée à l'avant plan, à gauche sur la photo de 1935, existe toujours, de même que l'emplacement de la voie ferrée en pente dans le fond, bien que remplacé par



Deux murs en briques indiquant l'emplacement du treuil de la carrière Saint-Martin



La carrière Saint-Martin et les ateliers en 1976-1977
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

un long escalier, aujourd'hui inondé. Dans la carrière à l'avant-plan, à droite, un buffet récemment abattu. Il est tombé sur un plan incliné dont on voit la partie supérieure à gauche du bloc. Cet abattage fut, comme toujours, un événement particulier qui jalonna l'histoire d'une carrière et qui fut consacré par une photo officielle avec tout le personnel, direction (2) et ouvriers (12) ensemble sur et à côté du bloc. La majorité des puits pour le placement des armatures à poulies pour le sciage des buffets au câble hélicoïdal a été creusée d'une façon très rudimentaire, sans rechercher la forme cylindrique classique. Nous n'en voyons aucun sur les photos, ni dans la carrière actuelle. Le *puits* rendu visible par le renversement du buffet en 1935 est également très brut¹⁰³. Néanmoins un fragment de carotte cylindrique traîne à côté du bloc renversé. Sur la droite de la photo de 1935, sur le bord de la carrière, un ouvrier avec trois conteneurs d'eau, dont deux tonneaux. De ces conteneurs partent deux tuyaux, sans doute des tuyaux d'arrosage, pour permettre le sciage au câble hélicoïdal. Deux armatures à poulies sont déjà installées pour scier le buffet abattu. Le long de la route, au nord-est de la carrière, subsiste une grande citerne maçonnée et voûtée.

En 1948, fut abattu un buffet dans la même paroi que celle de 1935. Sur la photo avant l'abattage, on voit de nouveau un plan incliné dont la surface est préparée par un seul ouvrier avec une couche de moellons pour accueillir le buffet, une fois abattu. À la base du buffet, une entaille a été aménagée. Au milieu, une poulie et un crochet descendant de la *poulie folle*. La berline qui amène les moellons pour la *paillasse* d'accueil se trouve sur une voie ferrée en pente qui, dans la partie horizontale, est munie d'une plaque tournante qui n'est pas fonctionnelle ici. À droite, sur le bord inférieur de la photo, une crique à pierres. Après l'abattage, la photo classique des ouvriers. Ils étaient six.

Nous disposons également d'un reportage détaillé de l'abattage d'un buffet de marbre en janvier 1959¹⁰⁴. Il s'agit très probablement d'un buffet dans la partie sud-ouest de la carrière. Vu le détail

103. Le recours à un perforateur cylindrique était trop coûteux. Nous remercions Joseph Jaumotte pour ce renseignement.

104. Publié dans le journal *La Meuse*, 30-01-1959, et reproduit dans P. DUMON, *Op. cit.*, pp. 872-874.



*Préparation de l'abatage d'un buffet
dans la carrière Saint-Martin en 1948*
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.



Le même buffet après l'abatage en 1948
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame
de Saint-Remy.

avec lequel cette opération fut décrite dans ce reportage, nous en reproduisons ci-dessous tous les détails techniques :

C'est dans cette carrière, dirigée par M. Salve que, mardi (avant le 30-01-1959), s'est produit un évènement qui prendra certainement date dans l'histoire de cette petite industrie luxembourgeoise qui occupe 25 ouvriers. Mardi, en effet, la carrière d'Humain, pour la



Paroi dans la partie sud-ouest de la carrière Saint-Martin qui a probablement livré le buffet de 1000 tonnes en 1959

première fois, et c'est aussi presque certainement une des rares fois où cela s'est produit dans les carrières de marbre belge, a abattu un bloc de marbre ne pesant pas moins d'un million de kilos.

Le travail de préparation de cet abattage, à savoir le sciage du bloc qui mesurait 15 mètres de long, 9 mètres de hauteur moyenne et 2 m 50 d'épaisseur moyenne, avait demandé 126 heures de travail, les fils de sciage n'entament le buffet que de 8 à 10 centimètre heure. Il fallut ensuite tailler la base en biseau et établir les câbles de traction, sans oublier de préparer la « paillasse », tapis de moëllons très épais, destiné à recevoir le buffet dans sa chute et à amortir le choc.

Mardi, tout était prêt. Il ne restait plus qu'à entamer la dernière phase de ce travail, l'abattage proprement dit. Un premier étau fut enlevé avec une légère charge d'explosifs ; un second, retiré à la main, puis les ouvriers, sous la conduite de leur contremaître, M. Jaumotte¹⁰⁵, coupèrent l'amarre qui retenait le bloc au rocher. Un coin fut enfoncé. Le treuil se mit en action et, deux minutes plus tard, le buffet s'écroulait dans un nuage de poussière, se cassant en plusieurs blocs suivant les failles naturelles. Par cette chute, huit mois de travail



*Paroi pointue dans la partie orientale de la carrière Saint-Martin
(ensemble et détail de l'entaille de la base)*



*Armature à deux poulies
au-dessus de la carrière Saint-Martin*

105. Il s'agissait de Joseph Jaumotte, père de Joseph Jaumotte *junior*, toujours en vie. Nous remercions Joseph Jaumotte *junior* pour ce renseignement.

sont assurés aux ouvriers de la carrière qui devront débiter le marbre en blocs de 15 à 20 tonnes, puis les hisser par palans jusqu'au sommet de la carrière.

Ce marbre, après avoir été lavé et trié, prendra la direction de marbreries belges, françaises, allemandes et autres. Une partie pourtant restera à Humain où elle sera travaillée à la marbrerie même de la carrière qui est installée depuis six ans et qui a déjà, à son actif, des réalisations remarquables, très appréciées des connaisseurs. Mais pour en arriver là, il fallait d'abord extraire ce marbre. Ce fut l'opération réalisée mardi, travail impressionnant. Mais plus impressionnante était encore la chute de ce lourd buffet qui fit honneur au travail des ouvriers de la carrière d'Humain.

On a clairement eu l'intention de continuer encore plusieurs fois cette même opération. En témoignent les deux longues tranchées sciées au câble hélicoïdal des deux côtés du buffet subsistant. Pour scier ces deux tranchées, des puits ont été taillés dans le rocher d'une façon très brute. La paroi pointue dans la partie orientale de la carrière fut elle aussi préparée pour l'abattage par l'aménagement d'une entaille oblique à sa base, mais uniquement sur la moitié gauche. Ce travail a été arrêté prématurément, peut-être à cause de la présence de plusieurs fissures importantes dans la partie droite de cette paroi.

À signaler aussi la présence d'un support en béton pour un deuxième treuil en face de la paroi pointue et plusieurs traces d'usure des câbles sur le bord de la carrière. Au sud-ouest de la carrière, se trouvent deux massifs carrés maçonnés. Leur fonction nous échappe, mais il est possible qu'un des deux ait hébergé la machine pour actionner le câble hélicoïdal. Sur la butte au sud de la carrière, subsiste une armature à deux poulies pour guider le câble hélicoïdal.

Dans une lettre du 27 décembre 1982 à Paul Dumon, Auxibie Simon écrivait que la partie Est de la carrière n'était pas encore exploitée. Toujours selon A. Simon *Sur le fond actuel, c'est-à-dire sous 8 à 10 m d'eau en prenant comme référence la route Humain-Aye, nos sondages descendaient à 25 m de profondeur et donnaient toujours du marbre. Il est donc permis de dire que pas 1/4 de la carrière actuelle n'a été exploitée*¹⁰⁶.



Supports en béton pour le deuxième treuil dans la partie orientale de la carrière Saint-Martin



Traces d'usures provoquées par les câbles sur le bord de la partie orientale de la carrière Saint-Martin

106. P. DUMON, *Op. cit.*, p. 875.



Les deux pylones de l'entrée de la carrière de Jamodenne dont un est daté « 1926 »

Le câble hélicoïdal dans la carrière de Jamodenne au xx^e siècle

La grande plate-forme de la carrière de Jamodenne montre le dernier stade de l'exploitation de cette carrière. Le massif rocheux en cet endroit a complètement disparu et les derniers blocs ont été sciés horizontalement du rocher en dessous. Il s'agit là d'une technique déjà en vigueur dans la carrière Saint-Remy depuis 1912, mais nous ignorons la date pour ce type d'extraction dans la carrière de Jamodenne. Est-ce-que la date de 1926 gravée sur un des deux pylônes en béton à l'entrée de la carrière marque cette dernière phase de l'extraction dans cette carrière ?

LE TRANSPORT DES BLOCS DE LA CARRIÈRE VERS LE CHANTIER ET LEUR DÉBITAGE AU XX^E SIÈCLE

Par manque de données précises sur le transport et le débitage des blocs au XVIII^e et au XIX^e siècle, nous nous concentrerons sur le XX^e siècle pour lequel nous disposons de plusieurs photos et de témoignages verbaux. La carrière Saint-Remy de Rochefort reste toutefois la plus riche en documentation historique.

Le transport de la carrière vers le chantier

Une fois extraits, les blocs de marbre étaient remontés sur le(s) chantier(s) de la carrière pour le débitage et/ou le sciage. À l'intérieur de la carrière Saint-Rémy, existait un chantier de sciage au câble hélicoïdal près de l'entrée, au moins au début du XX^e siècle. Un autre chantier à l'extérieur de la carrière est indiqué sur le plan de 1930 près du quai de chargement. Cet atelier de sciage a subsisté jusqu'à la fermeture définitive de la carrière et son rachat par l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy en 1973. Pendant le premier quart du XX^e siècle, les blocs furent déplacés sur des rouleaux en bois avec un grand treuil et un long câble. Le grand treuil était actionné par la machine à vapeur près de



Le quai de chargement du grand chantier avec à droite le compresseur pour actionner la pompe à exhaure
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.



L'installation des armatures à poulies pour le sciage au câble hélicoïdal sur le grand chantier de la carrière Saint-Remy
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

TÉMOIGNAGE DE CÉLESTIN MOTET

Interview de Célestin Motet, Rue du Vieux Puits, 6, Havrenne (Rochefort)¹⁰⁷
par Fr. Doperé et J. Germain le 6 avril 2013

Le transport des blocs vers le chantier entre 1967 et 1972

Les blocs étaient enlevés du puits de la carrière profonde avec une grue de 18 tonnes, la *Haulotte*. Cette grue était manœuvrée par Célestin Motet. Les blocs étaient transportés de la carrière vers le chantier de sciage avec des camions. Ces camions étaient aussi conduits par lui. Il fallait monter la rampe à l'entrée de la carrière en marche arrière pour éviter que le camion ne bascule en arrière sous le poids du (des) blocs. Parfois aussi, les grands camions de Raeren descendaient la rampe d'entrée de la carrière. Une fois ceux-ci chargés, un petit camion était attaché devant le grand camion pour servir comme contrepoids et éviter que le grand camion ne bascule en arrière. Une fois sur le chantier, les blocs étaient traités par l'épinceur, le spincieur ou le rocteur qui enlevait les bandeaux brisés entre les trous de forage, les bavures. Sur le chantier on sciait aussi les blocs au câble hélicoïdal. Ces blocs mis en forme partaient le plus souvent vers l'Italie, parfois vers l'Allemagne. Ce transport était réalisé par des camions de Raeren. Là, le marbre était scié et préparé pour le travail du marbrier. Ce marbre scié revenait alors souvent en Belgique chez des marbriers. Il était moins cher de transporter les blocs en Italie et de retourner les plaques sciées que de les scier ici en Belgique. Il existait néanmoins une scierie à Rochefort, la scierie Gillet. Actuellement cette scierie est arrêtée à Rochefort et le matériel a été démonté pour être transporté vers la Tchéquie et vers la Pologne.

Entre le chantier et la rampe dans la carrière se trouvait le réfectoire (à gauche avant d'entrer dans la carrière).

Les blocs déchets

Les blocs extraits étaient disqualifiés à cause de la présence de fissures ou de *carolines*. Une *caroline* est une grosse veine ou une grosse tache de calcite. Les *carolines* n'étaient pas appréciées par les clients. Ces gros blocs déchets étaient transportés par Célestin Motet avec la grue à partir du chantier en montant pour être déversés sur le monticule qui est toujours visible le long du chemin de l'abbaye de Rochefort vers Humain.

Le pont du grand chantier

Il existait déjà quand Célestin Motet est arrivé et il n'était déjà plus utilisé. Il avait servi pour la circulation des wagonnets qui transportaient des petits morceaux de déchets qui étaient déversés (*tipés*) de l'autre côté de la route.



La grue « Haulotte »
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame
de Saint-Remy.



Deux grues de la carrière avec, à gauche, le Père Van Iterson
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame
de Saint-Remy.

107. Nous remercions vivement Célestin Motet de nous avoir communiqué ces renseignements précieux sur son travail dans la carrière Saint-Remy.



Monticule de blocs, déchets de la carrière Saint-Remy



*Le treuil sur le grand chantier de la carrière Saint-Remy manipulé par le Père Albert van Iterson
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.*

l'entrée de la carrière. Après l'approfondissement de l'extraction au câble hélicoïdal, à partir de 1927-1928, le même treuil fut utilisé pour monter les blocs sur des chariots roulant sur des rails à forte pente. Le deuxième treuil sur le grand chantier à l'extérieur de la carrière servait probablement pour tirer les chariots avec les blocs à partir de l'entrée de la carrière jusqu'au grand chantier. Pour le transport des blocs entre 1967 et 1972, nous nous référons au témoignage ci-contre de Célestin Motet.

Le débitage/équarrissage

Sur le grand chantier de la carrière, les énormes blocs brisés lors du renversement des buffets sciés au câble hélicoïdal étaient équarris¹⁰⁸. C'était le travail des épinceurs qui manipulaient pour ce travail la broche (ou pointe) et la massette. Sur le grand chantier de Saint-Remy traînent encore quelques blocs dont le travail de l'équarrissage aux *spigots* est resté à jamais interrompu. Sur la surface déjà plane par le sciage à la *haveuse* dans la carrière ont été forés des trous en série, dans lesquels ont été placés des *spigots* (coins d'acier composés de trois éléments) pour cliver le bloc. Après ce travail et le clivage des blocs, il fallait enlever les bandeaux brisés entre les trous de forage, les bavures. Cette technique fut surtout utilisée avant la fermeture de la carrière en 1954. Lors de la réouverture

108. CENTRE D'HISTOIRE ET DE TECHNOLOGIES RURALES, *Op. cit.*, p. 53.



*Bloc perforé en préparation de son équarrissage
sur le chantier de la carrière Saint-Remy*
La fissure provoquée ainsi suit exactement
la ligne des perforations.



Bocs sur le quai de chargement du grand chantier prêts pour le transport
Les traces des forages sont toujours bien visibles
mais les bavures ont été enlevées.
Rochefort, Archives de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy.

en 1967, elle ne fut plus utilisée beaucoup parce qu'elle produisait trop de déchets¹⁰⁹. Les *haveuses* permettaient aussi de découper des blocs immédiatement équarris aux dimensions désirées. Sur le chantier on sciait aussi les blocs au câble hélicoïdal.

Le sciage

Les blocs équarris étaient ensuite sciés au fil hélicoïdal sur le grand chantier de la carrière ou bien transportés vers une scierie extérieure pour être découpés en tranches à l'aide de grandes scies sans dents. À partir du milieu du XVIII^e siècle, plusieurs lames de scies furent placées dans un châssis monté dans une armure à scier, munie de quatre montants permettant la montée et la descente du châssis. Le mouvement de va-et-vient du châssis et donc de toutes les lames était assuré par un volant et par une bielle actionnés par une source d'énergie variable selon les époques (moulin à eau, machine à vapeur, moteur à explosion ou diesel, moteur électrique). Exactement comme dans le cas du fil hélicoïdal, le marbre n'était pas scié par les scies elles-mêmes, mais par le sable versé sur les scies en mélange avec de l'eau. Le sciage était un processus lent, de 7 à 10 mm de descente à l'heure. Les blocs de marbre étaient sciés *à contre-passe*, ce qui veut dire qu'ils étaient sciés perpendiculairement aux assises géologiques de la carrière, aussi appelées *lits de carrière*. Cette façon de scier donnait un dessin relativement homogène de la structure du marbre et dégagait certaines parti-

109. Témoignage de Joseph Jaumotte habitant Havrenne, recueilli par René Genette de Rochefort sur base d'un questionnaire établi par Frans Doperé, dans J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Marbres jaspés de Saint-Remy... op. cit.*, pp. 143-149.

cularités telles que les structures sédimentaires, etc. Ils pouvaient aussi être sciés *à passe*, ce qui veut dire qu'on le sciait parallèlement aux assises de marbre de la carrière. Cette seconde méthode était peu employée pour les marbres très veinés tels que ceux de Saint-Remy, parce qu'elle ne dégagait pas l'aspect esthétique des veines et structures sédimentaires.



Armure à scier à plusieurs lames
Rance, Musée du Marbre.

Le façonnage du marbre¹¹⁰

Cette phase pouvait être très variable et dépendait entièrement du type d'objet qu'on voulait réaliser. Le marbrier va d'abord scier les différents éléments à assembler. Ensuite, ils seront mis en forme, éventuellement pourvus d'une moulure ou d'éléments sculptés. À cette fin, le marbrier va utiliser, selon les nécessités, différents types d'outils de sculpture : la pointe, la gradine, des ciseaux,

110. Pour les différentes techniques de façonnage et de finition du marbre on consultera le compte-rendu d'Émile Pouillon, maître marbrier à Cousolre : E. POUILLON, *Notre marbrerie d'art. Notre Matériel de Marbrerie de 1923 à 1978*, dans *Arts, sciences et techniques*, 1, Louvain-la-Neuve, 1980, pp. 70-90.

des ciselets ou gravelets, etc. Des éléments de marbre pouvaient être collés à l'aide de gomme laque. Des *fautes* dans la surface (petites parties plus tendres ou veines superficielles qui risquent de se détacher) sont enlevées et remplies avec une pâte de mastic au teint approprié ou des résines synthétiques. Les pièces qui devaient être tourné étaient montées sur le *tour à marbre* après avoir été dégrossies par épanelage. Pour percer des ouvertures cylindriques d'un diamètre de plusieurs cm de diamètre comme pour les gaines des pendules en marbre on utilisait une perceuse à sable *chirouille*, cylindre en acier, qui traçait d'abord son sillon circulaire dans le marbre, suivi de sa descente progressive suivant l'usure du marbre par un mélange de sable et de l'eau.

La finition du marbre¹¹¹

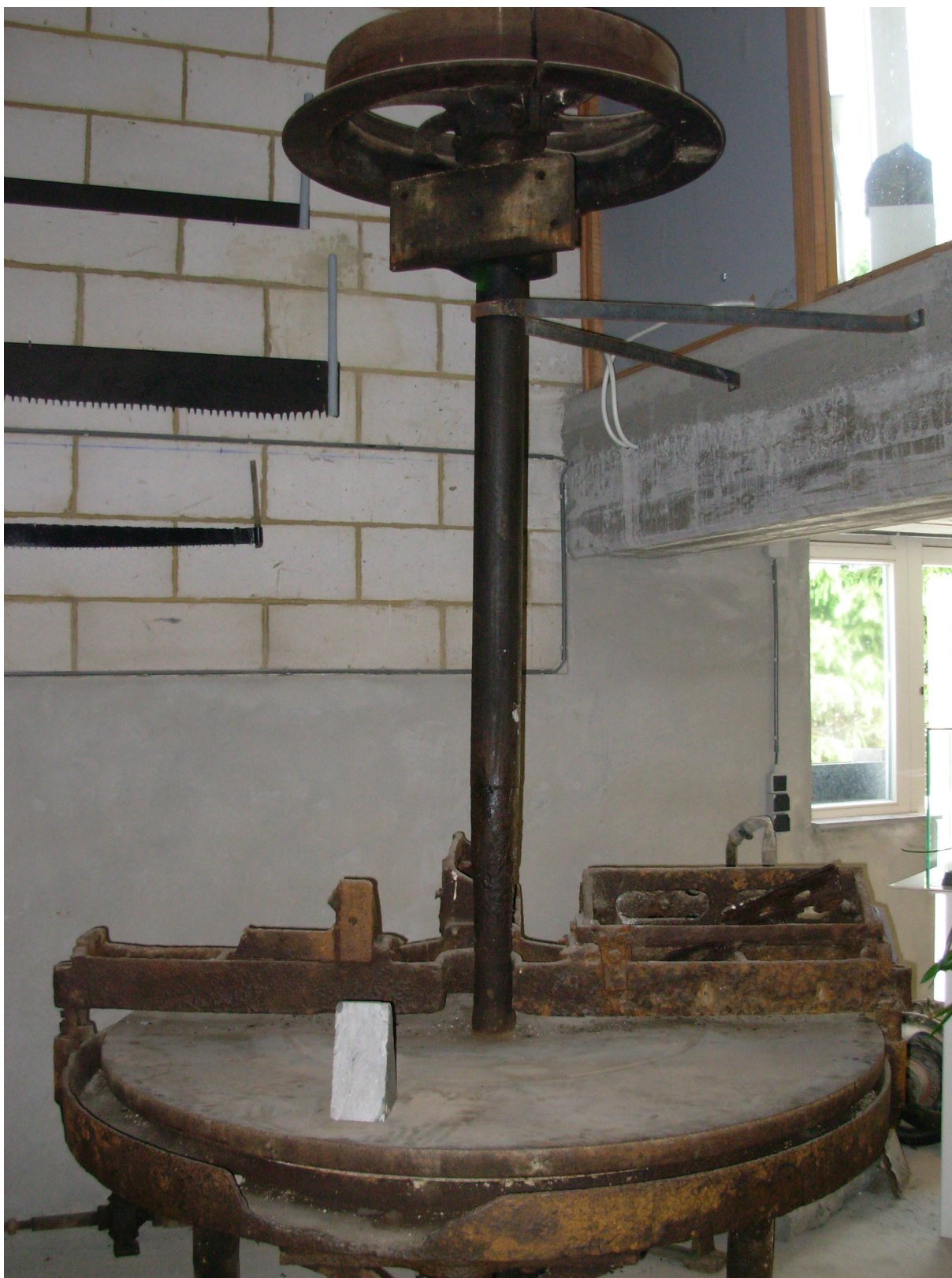
Avant de pouvoir procéder au polissage du marbre, il est nécessaire d'enlever toutes les traces du sciage au fil hélicoïdal ou à l'armure à scier. La surface à *doucir* était poussée par le marbrier contre une plaque en fonte circulaire (appelée *couronne*, d'un diamètre de 2 à 3 m) tournant en position horizontale (75 tours par minute) jusqu'à la finition recherchée. L'adoucissage était, ici aussi, obtenu par un mélange de sable et d'eau qui tombait d'une façon continue sur la *couronne*. Le *lapidaire à sable* décrit ci-dessus était utilisé pour les grandes plaques de marbre. Le *lapidaire à doucir* avec une plaque d'un diamètre de 1,20 m environ était plutôt utilisé pour de petites pièces de bimbeloterie.

Puis, le marbre est traité successivement par les procédés suivants :

- l'engrissage : par frottement avec un grès dur, à gros grain, mouillé (pierre de Gothland) ;
- le rabat : par frottement avec un grès argileux à grain fin ;
- le bouchage des cavités au moyen d'un mastic spécial de teinte adaptée ;
- l'adouci : par frottement au moyen d'une pierre ponce ;
- le piqué ou polissage : au moyen d'un tampon de linge légèrement humide et d'émeri fin ;
- le lustré : après lavage, par frottement avec un tampon d'étoffe légèrement humidifié et de la potée rouge formée d'oxyde de fer additionnée de noir de fumée, ensuite avec de la limaille de plomb très fine et on termine avec du noir de fumée seul ;
- généralement on achevait le travail par une couche de cire d'abeille.

Le travail de polissage était réalisé, non seulement par des femmes, mais également par des hommes. Ces derniers, en contraste avec les femmes, polissaient sur la *couronne*. Pour le polissage à la machine de pièces planes on utilisait un *polissoir à genouillère*. Cette machine comportait une petite plaque en fonte (diamètre : 25 à 30 cm), garni d'une matière polissante, Cette plaque tournante pouvait se déplacer sur la table de polissage sur laquelle était disposée la tranche de marbre à polir. Pour les petites pièces de bimbeloterie on utilisait aussi le *touret*, qui était une machine comportant un arbre horizontal sur lequel étaient montés plusieurs disques de toile et de chiffons. Les femmes emportaient des pièces à polir chez elles pour faire le travail à la maison et ramenaient

111. N. LEVEQUE, *Adèle Draguet, 91 ans : « J'étais une polisseuse »*, Société d'Histoire Régionale de Rance, Musée du Marbre, 1979, pp. 11-12 ; E. POUILLON, *Op. cit.*, pp. 70-90 ; CENTRE D'HISTOIRE ET DE TECHNOLOGIES RURALES, *Op. cit.*, 1983, pp. 39-42 ; Fr. GOHY et Fr. TOURNEUR, *Op. cit.*, pp. 52-53.



Couronne
Rance, Musée du Marbre.

les objets finis quelques jours plus tard¹¹². Déjà au XVIII^e siècle, les polisseurs travaillaient souvent sur le chantier même où le fruit de leur travail devait finalement prendre place. Ainsi, dans le cadre des importants travaux de décoration de l'abbatiale de Saint-Hubert avec le marbre de l'ancienne carrière Saint-Hubert à Humain, Jean Poncin travailla comme polisseur dans l'abbaye du 7 avril 1737 au 13 avril 1741¹¹³.

Les polisseurs fêtaient les *Quatre Couronnés*, la fête des marbriers, le 8 novembre, comme les tailleurs de pierre.

CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES

Cette contribution doit être considérée comme un *status questionis* de la recherche sur les carrières de marbre jaspé et rouge en Belgique. La délimitation du sujet dans l'espace (la région de Rochefort) et dans le temps (du XVIII^e siècle jusqu'à la fin des travaux d'extraction dans les années '70 du XX^e siècle) a permis d'esquisser une première synthèse de la découverte, de l'évolution et de la fin d'un total de huit carrières, dont cinq ont pu bénéficier d'une étude technique et historique détaillée. L'étude technique de ces carrières a permis de générer une chronologie relative des techniques d'extraction qui, pour chaque carrière, a été confrontée systématiquement avec les données historiques disponibles en ce moment. La chronologie de chaque carrière obtenue ainsi a été comparée avec celles des autres carrières, ce qui a permis en plus, dans certains cas, d'affiner davantage les chronologies absolues. La délimitation des carrières dans l'espace a montré comment, aux XIX^e et XX^e siècles, les mêmes maîtres de carrière achetaient ou louaient systématiquement les mêmes carrières, ce qui a permis de jeter une nouvelle lumière sur ce *network des maîtres de carrière* dans la région de Rochefort. Cette étude, démarrée seulement en 2012, mais combien riche grâce à la stimulation intense par le programme des publications scientifiques du TreM.a résultant déjà maintenant en trois volumes sur le même sujet, formera la base des recherches futures dans les carrières historiques de la Belgique.

Par l'achat de la carrière Saint-Remy et de toutes les carrières historiques du Cocrai à Humain, l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy à Rochefort a contribué largement à la sauvegarde d'un patrimoine industriel local qui s'étend du XVIII^e au XX^e siècle, ce qui permet l'observation et l'étude de toutes les techniques d'extraction qui ont été successivement utilisées dans l'extraction du marbre jaspé dans des biohermes spongieux et/ou coralliens, y compris l'activité finale du concassage des blocs défectueux sans beaucoup de valeur décorative. L'ensemble des carrières de marbre jaspé de la région de Rochefort constitue donc un patrimoine industriel exceptionnel, à la fois technique et historique. Quand on se rend compte des difficultés rencontrées pour protéger d'autres carrières historiques en Wallonie contre les dépôts clandestins d'immondices ou autres calamités, la valeur de cette initiative privée de protection d'un patrimoine archéologique et naturel par l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy peut difficilement être surestimée. Qu'elle en soit remerciée par chacun, qui tient à cœur ce patrimoine qui nous a été confié par nos ancêtres.

112. N. LEVEQUE, *Op. cit.*, pp. 13-20.

113. A. VAN ITERSOM, *Au pays de Rochefort... op. cit.*, pp. 178-179.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

des exploitants des carrières de Rochefort et de Humain

Carrière Saint-Remy Rochefort	Ancienne carrière Saint-Hubert Humain	Nouvelle carrière Saint-Hubert Humain	Carrière Saint-Martin Humain	Carrière Oscar Daffe Humain
XVI^e siècle : 1 ^{ères} extractions				
	1707 : Échange de terrains entre l'abbé de Saint-Hubert et le seigneur d'Havrenne			
1739 : Pinpurniaux, maître de carrière	1731 : Carrière en activité		1730 : 1 ^{ères} extractions. Jean Jacquet, maître de carrière	
1748-1757 : Jean-Philippe Pirsoul, maître de carrière (Hubert-Joseph Boreux II comme garantie)				
1757-1763 : Boucneau, maître de carrière	1764 : Arrêt des activités		1764 : Arrêt des activités	
1794 : Arrêt des activités				
Début XIX^e siècle : Louis-Joseph Poncelet acquiert les biens de l'abbaye				
1838 : Marie-Joséphine-Constance Poncelet cède la carrière à François Dupont et Léon Victor			1838 : François Dupont et associés	
Ca. 1840 : Reprise des activités	1845 : François Dupont et consorts			
	1854 : Désiré Marchal et associés		1854 : Désiré Marchal	
	1870-1875 : Activité dans la carrière			
1881 : Léon et Antoine Victor cèdent la carrière à Pierre-Joseph Devillers	1884 : Société des Usines et Carrières de Jemelle	1880 : 1 ^{ères} extractions	1884 : Société des Usines et Carrières de Jemelle	

	1889 : Pierre-Joseph Devillers			
1893 : Société Anonyme Jean-Baptiste Devillers et <i>Cie</i> Jacques Simon, maître de carrière	1893 : Société Anonyme Jean-Baptiste Devillers et <i>Cie</i>	1893 : Société Anonyme Jean-Baptiste Devillers et <i>Cie</i>	1893 : Société Anonyme Jean-Baptiste Devillers et <i>Cie</i> loue la carrière. Un peu plus tard : Auxibie Simon, maître de carrière	
1910 : Société Nouvelle des Carrières et Marbreries Devillers 1911 : Joseph Dehon, directeur			1905-1912 : Arrêt des activités 1912 : Auxibie Simon loue la carrière à Mathieu Van Groenendaal	
1914-1918 : Arrêt des activités			1914-1918 : Carrière en activité	
		1923-1930 : Carrière en activité	1920 : Auxibie Simon prend la direction pour le compte de Mathieu Van Groenendaal	
			1921 : Emery Simon	
1930 : Merbes-Sprimont, co-propiétaire		1930 : Merbes-Sprimont		
1932-1936 et 1938-1945 : Arrêt des activités			1938-1948 : Arrêt des activités	1941 : Emery Simon
1945 : Carrière en activité			1945 : Société Anonyme des Carrières Simon à Humain	
			1949 : Auxibie Simon	
1954-1967 : Arrêt des activités 1957 : Merbes-Sprimont seul propriétaire				
1967 : Carrière en activité				
1973 : Arrêt définitif des activités et rachat de la carrière par l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy			1976 : Arrêt définitif des activités	
	1982 : Rachat de la carrière par l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy	1980 : Rachat de la carrière par l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy		1982 : Rachat de la carrière par l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy